

1939. L'Allemagne subit une pression de plus en plus importante de la part du NSDAP, le Parti National-socialiste des Travailleurs Allemands, plus connu sous le nom de parti Nazi. Adolf Hitler a pris le pouvoir depuis 9 ans maintenant, et les persécutions de Juifs n'ont cessé d'augmenter.

Je m'appelle Raphaëlle Göring, j'ai 21 ans, de naissance allemande mais de religion juive. Je réside dans un quartier bien connu de la ville, non loin de la Postdamer Platz, dans l'Albrecht Straße. Ma famille y tient une petite épicerie de quartier, qui pour le moment échappe aux destructions allemandes. Sûrement parce qu'elle est l'une des rares épiceries à rester ouverte une journée entière, à toujours satisfaire ses clients, et à offrir un aimable accueil. Mais Dieu sait combien de temps cette paix durera...

Je travaille dans un café, au coin de la Postdamer Platz. Un restaurant simple mais très reconnu sur la ville, *Le Postdam'*, avec sa cuisine de pays et son décor authentique. Mon patron, Robert Van Drischt, est un homme de poigne, mais surtout un homme de cœur. Aucun client ne sait que je suis juive. Ils me considèrent tous comme l'une des leurs, une pure souche. Rien dans mon physique ne peut éveiller les soupçons, ni même mes vêtements. Ceci, je le dois à ma très chère Gretta Friedrisch. Gretta est la seule et unique amie que j'ai toujours eue. Une jeune femme charmante, du même âge que moi, à la seule différence prêt qu'elle est purement allemande. Sa mère gère un grand hôtel de la Postdamer Platz, et son père est l'un des conseillers d'Adolf Hitler. Et moi, je suis la meilleure amie de leur fille, moi, la juive, cachée sous ses airs de jolie fille et ses vêtements chics. Ne m'en déplaise, je préfère être une juive cachée que détestée. Ma vie me convient parfaitement, bien que j'aurais aimé que ma famille en fasse de même. Je suis condamnée à jouir d'une vie fabuleuse le jour, et d'une vie de voleuse la nuit. Mais je respecte le choix de mes parents. Ils sont ce qu'ils sont et ne se cachent de rien. Moi, j'essaye juste de fuir ce que je suis pour me faire une place parmi les grands.

Aujourd'hui, le restaurant est calme. Les grosses poutres de bois qui maintiennent et décorent la bâtisse brillent sous la lumière du soir, et une légère fumée embrume la salle. Je suis debout, là, au comptoir, à essuyer des verres. La fin de journée approche, et les derniers clients savourent le calme de cette soirée d'hiver. Nous sommes en Novembre, il fait frais, mais le soleil n'a cessé de briller toute la journée. Un léger givre s'était installé au matin, et n'a quitté les pavés de la rue que pour quelques instants. Des flocons sont apparus, de-ci, de-là. La journée avait été tout ce qu'il y a de plus calme : peu de clients, des habitués, qui avaient passé leur temps assis, à fumer, lire et discuter. Un léger courant d'air envahit la salle, et la clochette de la porte retentit dans un cliquetis cristallin. Je lève la tête vers l'entrée, pour voir qui vient de franchir le pas de la porte. Une jeune femme blonde aux cheveux bouclés s'avance dans la pièce d'un pas assuré. Elle porte une veste bleu ciel, dont le col est couvert d'une fourrure crème. Ses gants beiges s'assortissent parfaitement à la couleur de sa robe, dont le jupon tombe jusqu'à mi-mollet. De petits escarpins cirés claquent sur le carrelage du restaurant, rythmant les pas de la demoiselle. Elle s'avance jusqu'au bar en bois derrière lequel je me tiens, et me fait un sourire radieux. Sur le comptoir, elle pose un journal, la une contre le bois, je suppose celui du jour.

— Je suis sûre que tu n'en croiras pas tes oreilles !

La jeune fille, c'est Gretta, ma meilleure amie. Elle est toujours rayonnante de bonheur, et encore plus lorsqu'elle a une nouvelle à annoncer. Elle a pour habitude d'avoir tout ce qu'elle veut, et m'embarque toujours dans ses histoires. C'est loin d'être déplaisant, au contraire. J'ai l'impression de prendre de l'importance à ses côtés.

Je la regarde sans trop comprendre ce qu'elle vient faire ici. Elle ôte gants et veste avant de prendre un siège et de me regarder fixement.

— Allez, dis-moi ce que tu as à dire, de toute façon, tu ne tiendras plus longtemps !

Gretta trépigne d'impatience sur son tabouret de bar. Dès qu'elle a quelque chose à dire, elle est incapable de rester en place. Tout son corps est envahi d'une sorte d'euphorie, qui la rend assez bizarre. Elle se met à sautiller de tout ses membres, un sourire pressant collé aux lèvres et un regard trop pétillant à mon goût. Elle en vient même parfois à me faire peur tant certaines annonces l'excitent.

— Alors, tiens-toi bien... Le Führer va venir, ici, là, au café, pour un repas, demain soir !

Elle vient de parler haut et fort, comme à son habitude. Le patron, Bobby, a, du coup, tout entendu. Il sort de sa cuisine, tendant l'oreille, et s'approche de nous d'un pas furtif, du moins, aussi furtif que le lui permet sa corpulence.

— J'ai entendu "Führer" ?

— Vous avez bien entendu mon cher Bobby ! Adolf Hitler en personne va amener ses hommes et ses troupes se régaler dans votre fabuleux restaurant !

— Et en quel honneur ? Le Reichstag n'est pas si loin, si encore, on avait foutu notre resto dans une autre ville, mais Berlin... Il connaît bien !

— Certes, certes, mais il avait peut être juste envie de goûter votre cuisine ? Je vous ferais tout de même remarquer qu'un de ses journalistes a publié une superbe critique de votre restaurant...

Le silence se fait entendre pendant un temps, avant que Bobby approuve tout ceci. Il avait complètement oublié ce critique, qui pourtant l'avait fait frémir. Un vrai homme de main du Führer, l'avait-il appelé. Moi, par contre, je suis tendue, et complètement ailleurs. Gretta me prend la main et m'appelle. Je secoue la tête, comme pour me réveiller, et je vois ses yeux bleus fixés sur moi.

— Tu étais ailleurs, j'ignore à quoi tu pensais...

— Oh, euh, je pensais à ce que tu viens de nous dire, c'est tout.

Il m'est difficile d'être heureuse pour la venue d'un homme qui souhaite détruire les miens. J'ai cependant une sorte de fascination pour le Führer, mais j'ignore toujours d'où elle vient. Peut-être de l'affection particulière que lui voue Gretta. Ou alors du simple fait que je vis entourée d'Allemands purs et durs. La plupart du temps, je suis heureuse de cette situation. Mais dès que je dois être confrontée à la dure réalité de la politique Nazi, je me crispe. Gretta le sait, mais elle sait surtout que plus je me rapproche des maîtres, plus j'ai de chances d'être en sûreté. Elle sert ma main, comme pour me rappeler ceci. Et je lui réponds en serrant la sienne en retour. Bobby me regarde, un peu inquiet, mais je lui assure que tout va bien, juste un moment de réflexion perdu dans la réalité. Il retourne alors en cuisine, chantant l'hymne de son Allemagne, et Gretta retrouve son air guilleret de tout à l'heure.

— Je n'avais pas fini, au fait.

M'annonce-t-elle. Je lève mes yeux sur son visage. Elle rayonne toujours autant. Son sourire ravageur embellit son visage pâle.

— Va — y, qu'est ce que tu veux me dire d'autre ?

— Ils viennent manger chez nous !

— Qui "ils" ? Tous ? Ce n'est pas un peu petit, chez toi ?

— Non, pas tous, juste le Führer et ses hommes de main... Les plus importants ! Tu es bien évidemment notre heureuse invitée !

Parfois, il est difficile de suivre la réalité du monde. J'ai tendance à vivre dans une utopie intouchable, et Gretta ne me rappelle que trop bien les risques que je prends. Chaque jour, je vis au plus près du danger, et je n'essaye pas de changer les choses, comme ci j'avais besoin de tout cela. Mais jamais je n'ai été aussi près de ces grands noms de l'antisémitisme, de mes ennemis. J'allais partager deux jours de ma vie en compagnie de la naissance même de l'horreur des Juifs : Adolf Hitler.

La journée s'achève et je rentre sans mon amie, je n'ai pas la force de parler de tout ceci ce soir. Je suis séparée entre l'effervescence de ces rencontres et la crainte d'être démasquée. Il faut que je rentre seule. Je vis à quelques maisonnées du restaurant et pourtant, je mets presque une heure à revenir à la maison. Je déambule dans les rues de Berlin, admirant les architectures diverses, les Allemands heureux, les couples qui batifolent, et parfois, je m'arrête sur des magasins dévastés, des menaces peintes sur les murs, des familles détruites.

Berlin est une ville magnifique qui devenait un gouffre de violence sous la griffe d'un dictateur antisémite, orateur de renom, aliénant les esprits des populations pour n'en faire que des pions. Pourtant, j'aime Berlin. Pour rien au monde, je n'aurais voulu quitter cette ville. Elle a tout, la grandeur et le vide, le béton et la verdure, la beauté et la laideur. Elle est elle et son contraire. Elle est la rare raison qui me pousse à vivre dans le mensonge. Mais une vie sans prendre de risques, ce n'est pas une vie. C'est une histoire pour les enfants sages. Et j'ai envie de tout, sauf d'être sage. Je veux goûter à tout ce qu'ils ont, et qu'on nous empêche d'avoir. Et Berlin est toute la force qui me permet d'être ce que je ne suis pas.

La nuit fut difficile. Beaucoup de questions sans réponses sont la naissance d'une profonde insomnie, qui me vaut des cernes horriblement creusées. C'est déjà le grand jour, et je ne pense qu'à deux choses : ce que je vais bien pouvoir me mettre sur le dos, et ce que je vais bien pouvoir dire. C'est loin d'être des questions existentielles, mais elles envahissent mon esprit à la manière d'un virus. Je finis par me reprendre et descendre au salon, où est déjà installé mon frère, David. Il regarde par la fenêtre en jouant nerveusement avec une mèche de cheveux. C'est quelqu'un de très instinctif et susceptible, dont la haine envers l'Allemagne Nazie grandit sans cesse. Il devient de moins en moins gérable, comme l'est l'antisémitisme du pays. Mais au fond, je sais que ce n'est qu'un jeune homme frustré de ne pouvoir vivre pleinement sa vie, perdu face aux insultes. N'ayant que 16 ans, ma mère le condamne à porter l'étoile comme tout bon juif, et à agir en tant que tel. Elle a une croyance infinie en sa religion et ne souhaite l'abandonner pour rien au monde, quitte à y perdre la vie. J'ai peur pour eux, moi qui insiste tant pour qu'ils vivent dans le mensonge, comme moi. Je traverse le salon, ne prêtant plus attention à la tapisserie vert foncé des murs, au parquet abîmé et grinçant, et aux vieux meubles en bois rustique. Je ne regarde que David, m'inquiétant de son état. Je rejoins la cuisine où une femme vêtue d'une robe en soie vert d'eau, de collants blancs, d'un châle et de mocassins crème préparait à manger. Il s'agit de Myriam Göring, ma mère. Une femme magnifique et attendrissante, d'une douceur incroyable envers tout et tout le monde. Sur la table derrière elle se trouve mon père, Yvan, un homme froid au premier abord. Il porte une barbe propre et bien taillée, qui tombe sur le col de sa veste grise. L'étoile de David tranche sur ce costume sombre, comme mise en avant, presque fièrement, devant l'Allemagne entière. Cette vue me déstabilise quelque peu, mon père étant quelqu'un de discret. Mais cela ne semble pas le déranger. Une sonnette retentit et je le vis lever les yeux. Il replace ses lunettes comme il faut sur son grand nez, plie son journal, le pose et se lève, traversant la cuisine d'un pas sûr jusqu'à la porte du fond, dans laquelle il disparut. Un client vient sans doute d'entrer dans la petite boutique.

— Tu déjeunes aujourd'hui Raphaëlle ?

Ma mère vient de se tourner vers moi, posant un regard triste sur ma poitrine.

— Tu ne la porteras jamais, n'est-ce pas ?

Une pointe de regret fait trembler sa voix. Je déteste quand elle parle ainsi, j'ai l'impression de la blesser profondément.

— Maman, je te l'ai déjà dit. Je n'ai pas envie de vivre comme un animal en fuite, pas après tout ce que fond Gretta, Bobby et les autres pour moi. Et encore moins aujourd'hui.

— Pourquoi, y a quoi aujourd'hui ? Tu vas rencontrer ton maître à penser ? Haha.

David vient d'entrer dans la pièce, prenant une chaise qu'il racle volontairement sur le sol.

— David, mon chéri, arrête donc d'être si infâme avec ta sœur, tu veux.

— Je n'y peux rien, moi, si elle fraternise avec l'ennemi.

Je ne réponds rien. Il a raison. Je me sens tellement coupable d'agir comme l'ennemi. J'ai eu plus d'une fois l'envie de tout arrêter et de vivre comme tous juifs à Berlin : vivre et grandir dans la terreur. Mais Gretta me rappelle sans cesse que tant que personne ne sait, je vivrais la plus merveilleuse des vies. Et elle n'a pas totalement tort. Je suis heureuse dans ma vie d'Allemande, et malheureuse à la maison.

Je prends mon déjeuner en silence, attendant presque d'être flagellée par mon frère. Mais il ne dit mot. Il ronchonne quelques fois, puis s'arrête lorsque ma mère le fusille discrètement du regard. Une nouvelle sonnette se fait entendre dans la cuisine, suivit de bruits de pas agités. La porte s'ouvre à la volée, découvrant la silhouette de mon amie Gretta. Elle a attaché ses beaux cheveux blonds en une queue de cheval tirée à quatre épingles. Son sourire s'étale sur son visage, comme à chaque fois qu'elle a quelque chose à dire. Elle salue tout le monde, mon père étant resté derrière elle, comme pris de cours par sa rapidité.

— Raph, aujourd'hui, tu sais comme moi que c'est jour de fête ! Qui dit jour de fête, dit vêtements convenables, donc on fait les boutiques ce matin !

— Mais... et Bobby ?

Oui, je m'inquiète de mon patron. Il compte énormément sur moi pour de nombreux petits détails, et j'ai pris l'habitude de l'aider coûte que coûte.

— Ne t'en inquiète pas, il te laisse ta matinée, tu as toute l'après-midi pour l'aider. Aller, hop hop hop ! File t'habiller un peu !

Je n'ai même pas fini mon déjeuner que Gretta me traîne déjà dans le salon. Je dois être mal réveillée, je ne comprends plus grand-chose à ce qu'il se passe. Elle m'installe sur le lit et commence à fouiller mon armoire, à la recherche d'un vêtement « potable » comme elle dit. Elle finit par sortir une robe crème, avec des bottines à peu près assorties, et les dépose sur le lit, juste à côté de moi.

— Enfile-moi tout ça en quatrième vitesse, coiffe-toi un peu, et on décolle !

J'obéis. J'ai l'habitude de lui céder lorsqu'elle est ainsi. Elle veut faire de moi l'Allemande parfaite, pour que personne ne se doute de quoi que ce soit. Et aujourd'hui plus que toutes les autres fois, j'ai plutôt intérêt à faire ce qu'elle dit, sous peine de finir je ne sais trop comment. Seulement, elle me rend nerveuse. L'excitation qui l'habite est une peur, pour moi. J'allais devoir affronter le mal en face, et sûrement subir quelques remarques déplaisantes sur les juifs. Et je n'en ai guère envie. Nous finissons enfin par sortir de la chambre et redescendre. En passant dans la cuisine, ma mère me lance un regard interrogateur, et à peine ai-je ouvert la bouche que Gretta s'empresse de parler à ma place.

— Adolf Hitler vient manger au restaurant de Bobby, ce soir, il faut qu'elle soit présentable ! Alors aujourd'hui, c'est recherche de la robe parfaite... Et encore tant d'autres choses. Bonne journée !

Je n'ai même pas le temps de dire quoi que ce soit. Elle me traîne dans la boutique, et j'ai juste la force de faire un petit mouvement de main à ma mère avant de me retrouver dans la rue. Le froid me prend d'assaut, et je frissonne de surprise.

— Ouh, mais il fait drôlement froid aujourd'hui !

— Tu va vite t'y habituer, maintenant, dépêche-toi un peu !

Gretta avance vite. Parfois, je suis presque obligée de courir pour la rattraper. Elle s'arrête devant une boutique de la PostdamerPlatz, une boutique chic. Rien qu'à en voir la vitrine, je n'en crois pas mes yeux. Les prix sont exorbitants, et pourtant Gretta me pousse un l'intérieur. Certes, les vêtements y sont magnifiques. Mais dès que je regarde une étiquette, je m'empresse de la relâcher, étant forcé d'admettre que rien n'était dans mes moyens. Gretta se poste alors devant moi, mains sur les hanches, essayant de prendre un air que l'on pourrait nommer d'autoritaire.

— Arrête ça immédiatement !

— Arrêter quoi ?

— Ça ! De regarder la robe, puis le prix, puis de tout laisser tomber !

— Mais Gretta, ça coûte une fortune ! Comment veux-tu que je trouve quelque chose à ces prix ?

— C'est la maison qui paye !

Je reste immobile un instant. La famille de Gretta est une famille très bourgeoise, de bonne réputation et proche du gouvernement nazi. Le Palast Hôtel, situé au bout de l'Ebertstraße, anciennement Königgrätzer Straße, est un des hôtels les plus prisés de la ville, géré par la superbe Astrid Friedrich, la mère de Gretta. Une femme charmante, à la poigne de fer, mais capable d'une douceur qu'elle cachait presque. Son mari, un haut conseiller du NSDAP, participe aux réunions et congrès organisés au sein du parti. Ses décisions sont très prisées, en vue de son intelligence, appréciée comme un atout pour le parti. Tous deux sont des gens très appréciés, capables de se faire entendre et respecter. Ensemble, ils forment la famille modèle de l'Allemagne Nazi. Lorsque j'y pense, je me sens toujours mal à l'aise, face à cette différence qui nous sépare, Gretta et moi. Parfois, je me demande vraiment comment nous avons pu nous lier d'amitié... C'était encore l'époque de paix, où juifs et Allemands jouissaient des mêmes droits, des mêmes libertés... Je secoue la tête pour reprendre mes esprits. Gretta est toujours là, devant moi, mains sur les hanches, la tête penchée sur la gauche, me regardant d'un air interrogateur, comme si elle attendait une réponse à quelque chose. Je suis un peu gênée de la situation, ne sachant pas quoi répondre. Du coup, j'entreprends de faire à nouveau les rayons, cherchant sans vraiment le faire une robe à mon goût. Mais j'avais fait la boutique de long en large, et n'avais rien vu. En fait, je n'ai pas envie de trouver. Gretta s'arrête dans un coin et fouille dans la multitude de robes qui sont accrochées au présentoir. Elles étaient passées de mode, et je ne me doutais pas qu'elle allait jeter un œil dans cette partie du magasin, étant toujours à la dernière mode. Au bout de quelques instants, elle sort une robe crème à pois rouges, avec une petite ceinture brune travaillée. La robe est fermée par de petits boutons rouges, remontant sur un petit col entourant le bas du cou. J'adore le rouge. C'est une couleur à la fois vive et chaleureuse, mais également froide et sinistre. Elle représente beaucoup de choses pour moi, et cette robe, entre douceur et colère, est simplement parfaite. Gretta me la tend, sourire aux lèvres, n'espérant qu'une chose : que je file l'essayer. Même si je n'ai pas spécialement envie de le faire. Je prends mon courage à deux mains et me dirige vers une cabine libre. Pour moi, cette robe ne m'irait absolument pas. Je le sentais. J'ai pris l'habitude d'aimer des vêtements qui m'enlaidissent. Pourtant, le regard de Gretta s'illumine lorsque je sors de la cabine. Je reste plantée là, à attendre quelque chose de sa part. Elle secoue frénétiquement sa tête, et repose les yeux sur moi.

— Ouah, tu es superbe ! Il te la faut !

Elle me saisit par les épaules pour me tourner vers un miroir. Contrainte d'observer mon reflet, je me surprends à me trouver belle. Cette robe semble me mettre en valeur. Si bien que je ne détourne même pas les yeux du miroir. Gretta apparaît derrière mon épaule, et me chuchote un « On l'achète », avant de me pousser dans la cabine. J'enlève à la hâte la jolie robe, me rhabille, et sors dans la boutique. Je surprends mon amie en train de regarder l'heure. Elle se tourne vers moi, presque alarmée, et se précipite à la caisse. Je n'ai même pas eu le temps de me rendre compte de quoi que ce soit que nous étions déjà dans la rue, Gretta me traînant derrière elle. En quelques minutes, nous nous trouvons devant le restaurant. Je suis à bout de souffle, mon amie me pousse encore jusque dans la bâtisse. Bobby est déjà au travail, il faut encore nettoyer la salle et dresser les tables. Gretta pose son manteau avec le mien, dans l'arrière-boutique, et nous nous mettons au travail. La soirée approche à grands pas, et il y a encore tant à faire.

Chap. 3 — La rencontre.

Le travail n'arrête pas. Tout le monde court dans tous les sens, se bousculant parfois. Je ne sais pas trop où donner de la tête, passant tantôt de la salle à la cuisine, parfois au bar, sans prendre aucune pause d'aucune sorte. Je sens la fatigue venir de temps à autre, mais je sais que Bobby compte sur moi. Je croise quelquefois Gretta, qui a pris l'initiative de s'occuper des décorations de table. Je m'arrête quelques minutes au bar, mes jambes flageolant doucement. Une ombre obscurcit le bois du bar, sur lequel je m'appuie. Je lève lentement les yeux et vois mon amie, devant moi, comme toujours rayonnante. Elle se tient là, debout, souriante.

— Alors, on se laisse aller ?

— Je suis fatiguée... J'aimerais avoir un minimum de force pour ce soir !

— Viens, c'est l'heure de se pomponner !

Sans que j'ai le temps de dire ou penser quoi que ce soit, Gretta m'avait déjà traîné dans l'arrière-boutique, encore une fois. Elle n'a bien sûr pas omis d'emporter avec elle les sacs de nos achats du matin. Elle m'installe sur une chaise, juste devant un grand miroir en bois, et pose ses douces mains sur mes épaules. Elle me regarde de haut en bas, sort la robe du sac et la pose devant moi.

— Enfile ça, et vite !

Je m'exécute. Je me faufile jusqu'aux cabinets de toilette, où je me change tranquillement. Je m'arrête, me perdant dans mes pensées. Et si quelqu'un se doutait de quelque chose ? Si le Führer ne m'appréciait pas ? Si je n'étais pas à la hauteur ? Un bruit me sort de ma pensée, Gretta frappe à la porte. Elle marmonne une question, que je suppose être quelque chose dans le genre de « Qu'est ce que tu fabriques ? ». Je me sens obligée de sortir du cabinet, n'étant pas très sûre de moi. Mais je n'en dis rien. Je n'ai pas envie d'infliger mes doutes à une fille aussi sûre d'elle. Je sais pertinemment ce qu'elle va me répondre. Je me contente de me réinstaller sur la chaise de bois, devant ce grand miroir, et d'observer Gretta coiffer mes cheveux. Elle fait toujours des miracles avec ma tignasse brune. Je ne sais trop quelle envie lui prit aujourd'hui, mais elle décide de réaliser un joli chignon, tiré à quatre épingles, ne laissant aucun cheveu virevolter. Tout est parfait — presque trop —, et se mari étrangement bien avec la certaine négligence du tissu léger de la robe. Je ne me reconnais presque pas, dans ce grand miroir. J'ai rarement l'habitude de me voir ainsi préparer, et Gretta faisait toujours des merveilles ! Mon regard glisse doucement vers son reflet. Je la vois intriguée, m'observant attentivement, dans une posture semblant remettre en question tout ce que je viens d'approuver. Mon visage prend alors une expression d'étonnement, et Gretta se met à sourire.

— Tu es parfaite !!

— Tu m'as fait peur, un instant, je me suis dit que rien n'allait !

Gretta rit de bon cœur. Elle semble apprécier une certaine naïveté dont j'étais reine. Alors qu'elle connaît presque tout du monde par l'influence que portent ses parents, je n'en connais rien. Rien, mis à part ma maison, le chemin menant au restaurant, celui menant à l'appartement de Gretta. Et les gros titres des journaux qu'elle ne manque jamais de me flanquer sous le nez. La tête que je fais devait être hilarante, car elle rit un long moment. Si bien que je manque de me vexer. Mais en y regardant bien, il est vrai que j'étais risible. Bien habillée, à tirer une tête de six pieds de long. Je me mets à rire à mon tour. J'étais difficile à faire rire. Vivant souvent dans la peur et l'incompréhension, je suis devenue quelqu'un de terne et de morose. La solitude qui m'entoure chez moi me suit partout où j'allais, et rien n'arrive à me faire sourire. C'est une chose aussi simple qu'un reflet qui

me fait exploser de rire pendant plusieurs minutes, de longues minutes, alors que je n'ai plus ri depuis des mois. Mais ce fut, hélas, un cours instant. Les pas lourds de Bobby s'approchent dans le couloir, et Gretta et moi arrêtons immédiatement notre hilarité. La silhouette enrobée de ce cher Robert Van Drischt se dessine dans le miroir, juste derrière nous, mains sur les hanches. Et sa voix rauque, pincée d'un léger ton autoritaire, s'élève dans la pièce.

— Les filles, si vous pouviez vous préparer en silence et rapidement, cela serait fort aimable, l'heure approche, et j'aimerais vous avoir disponibles et sérieuses dans 15 min.

Puis il reprend le chemin de la cuisine, ronchonnant légèrement. Le stress a tendance à le rendre grognon, sans pour autant qu'il devienne agressif. Sous ses airs de dictateur, il cache une véritable tendresse, et une amitié sincère pour tous ses employés. Sa devise était simple : « L'amour jusque dans les assiettes. ». Sa cuisine lui ressemblait : généreuse et délicieuse, pleine de l'amour qu'il portait à son travail. Le stress le rend encore meilleur. Il a un don, c'est indéniable. Et nous le savons. Je prends l'initiative de me lever, alors que Gretta ricane encore un peu. Elle me regarde, d'abord un peu déçut, puis comprend, et part se changer à son tour. Je ne l'aide en rien, elle sait bien mieux que moi ce qu'elle a à faire. Et quinze minutes plus tard, nous sommes prêtes, debout dans la salle. Bobby y est déjà. Il inspecte et analyse le travail de décoration. Je me glisse à ses côtés, voulant entendre ce qu'il pense de tout ceci. Un sourire satisfait prend place sur son visage. Les mains sur les hanches, et sans me regarder, il souffle de contentement et retourne vers la cuisine et mentionnant un « C'est parfait les filles, beau travail ! ». Puis il disparaît dans la cuisine. Je me tourne vers mon amie, restée en retrait. Elle a un sourire énorme plaqué au visage, plein de satisfaction envers elle-même.

— Attention, Gretta, bientôt, tu vas te féliciter toi-même !

— Oh, c'est déjà fait... mais tu ne te rends pas compte ? J'ai fait tout ça moi-même, et et et...c'est parfait ! Parfait !

— Tu n'étais pas vraiment toute seule, aussi...

Je passe à côté d'elle, un sourire malicieux sur les lèvres. L'air de rien, je m'installe au bar et en profite pour astiquer la vaisselle. Gretta s'affaisse sur elle-même.

— Il faut bien que tu apprennes à reconnaître le travail des autres, aussi, tout ne t'est pas dû.

Je dis ça sur un ton ironique. Gretta a la fâcheuse tendance à se mettre en avant, si bien que vivre à ses côtés nous rend souvent ridicules. Il faut qu'elle comprenne que les autres ont autant d'importance qu'elle. Mais au fond, je sais qu'elle ne fait pas cela pour être méchante. Elle veut juste être à la hauteur de ses parents. Mais j'aime la taquiner sur le sujet. Elle se vexe pendant quelques secondes, et finit par retomber sur ses pieds peu de temps après ! Elle décide de venir m'aider, et nous passons le temps à discuter, rire et nous embêter en astiquant les multiples verres du bar.

Le temps passe lentement. Très lentement. Plus de vaisselle à essuyer, plus de cuisine à faire. Nous étions tous réunis au bar, à attendre. Bobby et ses cuisiniers, Gustav et Alfred, nous ont rejoints. Et même lorsque l'horloge sonne enfin 19 h, personne ne bouge. C'est Gretta qui remarque la première le convoi de voitures qui passe juste devant le restaurant. Elle bondit de sa chaise et se jette dans la salle, trépignant d'impatience.

— Ils sont là, ils sont là !!

Je n'ose bouger de ma place. Jusqu'à maintenant, je ne pense pas du tout à la soirée. Mais je ne peux plus la nier. La peur me tétanise. Je craignais que tous mes mensonges me retombent dessus, et

détruisent la vie de Bobby, de Gretta... de tous. Mon amie sent ma faiblesse et se dresse devant moi, me regardant avec insistance.

— J'ai peur Gretta... Peur de quoi ? De ne pas être à la hauteur, qu'on se rende compte de qui je suis, de tout !

— Stop, arrête. Tu es une fille magnifique, Raph. Tu fais l'Allemande parfaite ! Alors tu te reprends, tout va très bien se passer ! Fais-moi confiance.

À peine eut-elle fini sa phrase que la clochette de la porte retentit. Bobby s'installe, droit comme un i, juste en face de la porte, au bout du tapis rouge qui traverse le restaurant. Gretta me tire à son côté, et s'installe à son tour. Un soldat entre dans la salle et s'avance jusqu'à nous. Il nous salue aimablement, nous regarde. Il arrête ses yeux sur Bobby, un peu tendu.

— Vous êtes bien Robert Van Drischt ?

— Bien évidemment, qui voulez-vous que je sois donc ?

— Simple question de routine. Comment s'agence la salle ?

Bobby se dirige vers la table centrale, ornée d'une nappe blanche et d'un drapeau nazi, de couverts en argent et de vaisselles en cristal et porcelaine.

— Nous pensions installer le Führer à cette table centrale. Il pourrait y asseoir ses hommes de main et ses proches conseillers. Les restes des troupes s'installeraient comme bon lui semble, nous avons préféré laisser libre cours à vos envies.

Le soldat analyse la salle, déambulant, regardant la vaisselle... puis revient vers nous, toujours droit et fier.

— C'est parfait. J'amène le Führer, il sera ravi. Beau travail !

Il sort de la pièce d'un pas ferme et assuré. La porte se referme derrière lui, avant de s'ouvrir de nouveau. Cette fois-ci, Adolf Hitler en personne ouvre la marche, et s'avance d'un pas déterminé jusqu'à nous. Il ne manque pas d'observer la salle en la traversant. J'ai le trac. Le pire ennemi des Juifs s'avance droit vers moi. Et je suis là, à attendre justement qu'il arrive. Je suis folle. Je sens une main froide se glisser dans la mienne. Gretta sait. Et sa présence m'aide à affronter ma peur. En relevant la tête, Hitler est là. Juste sous mes yeux. Il tend une main vers Bobby, qui la saisit franchement.

— Robert Van Drischt, c'est bien cela ? Je n'ai entendu que des éloges à propos du Postdam', et pour le moment, je ne suis pas déçu de ce que je vois.

Il a une voix chaleureuse. C'est sûrement pour cela qu'on l'apprécie. Il sait parler. Il discute un instant avec Bobby, répétant les divers ragots qu'il avait pu entendre au sujet du restaurant. Il semble très enthousiaste à l'idée de manger ici. Bobby, lui, a l'air fier, malgré sa bedaine. J'écoute d'une oreille la discussion entre les deux protagonistes. Étrangement, Adolf Hitler me semble plus chaleureux que ce qu'il ne le laisse croire. Il rit, sourit, blague, et discute avec les gens d'une voix chaude et rassurante. Je comprends mieux pourquoi l'Allemagne le suit. Il avait un don. Inné ou acquis, qu'en sais-je, mais il a quelque chose. Même si physiquement, il n'avait rien. Il n'est pas laid, mais c'est un petit homme, un peu basique, sous ses traits autoritaires. Je suis tellement fascinée par le personnage que je n'en remarque même pas sa présence, là, juste devant moi. Il tend sa main, pour demander la mienne. Je mets un certain temps à me sortir de mes pensées et à la lui tendre. D'un geste étonnamment doux, il la saisit et y dépose un baiser. Aucun homme n'a montré autant de politesse à mon égard. J'ai un léger frisson, entre surprise et plaisir, et esquisse un faible sourire. Il

plonge ses yeux bruns dans les miens, et j'ai presque l'impression qu'il cherche à me décrypter. Une sensation assez étrange.

— Que voilà une bien jolie demoiselle... Quel est votre nom ?

— Euhm... Raphaëlle, Herr Hitler.

À mes dires, un soldat s'approche, presque agressif, et énonce haut et fort qu'il faut dire « Mon Führer », et non « Herr Hitler », ce qu'il considère visiblement comme une insulte envers son mentor. Celui-ci, cependant, le frêne dans ses gardeurs à l'aide d'un bref signe de main. Tête baissée et sourire en coin, il ricane doucement.

— Ce n'est rien, ce n'est rien. Ne blâmons pas Raphaëlle pour ci peu, elle est excusée !

Puis il se tourne vers moi, et me couve d'un regard rassurant.

— Il n'y a pas de mal à cela. Vous êtes libre de m'appeler comme bon vous semble !

Il l'a énoncé haut et fort, comme s'il s'exprime à l'ensemble des gens présents dans la pièce. Quelques murmures s'élèvent, je me sens un peu gênée d'une telle mise en avant. J'ai fait ma première erreur. Adolf prend ma main et la tapote légèrement de la sienne, comme pour me mettre à l'aise. Puis il s'approche de Gretta. Je n'ai pas encore eu un seul regard pour elle. Maintenant que le pire est passé, je pose mes yeux sur mon amie. Elle est là, debout, droite — si bien que je me demande comment elle pouvait encore faire mieux, je sens bien son dos se cambrer et ses muscles se tendre, j'ai presque l'impression qu'elle va en tomber — la tête haute et un sourire radieux, comme elle sait si bien les faire. En la regardant bien, je la trouve ridicule. Elle se donne des airs de... de je ne sais trop quoi, pour être franche. Mais j'ai toujours eu du mal avec cette attitude de chien fier qu'elle prend dès qu'elle voit quelqu'un d'important.

Ça fait rire Adolf. D'un côté, je sens Gretta se crispier, mais en même temps, elle ne baisse pas la garde. Le baise-main lui fait un effet au double du mien. Adolf discute peu avec elle, et lorsqu'il part s'installer à sa table, mon amie se ratatine, vexée. Même si elle avait reçu un compliment de la part du Führer, elle espérait avoir plus de faveurs que moi. Elle me lance un petit regard de défait et file en cuisine, alors que je récupère les premières assiettes à servir. Et que le dîner commence !

L'apéritif et l'entrée se passent sans trop de soucis. Les soldats — puisqu'il n'y a presque que ça dans la pièce, mis à part quelques politiciens et autres conseillers à la table du Führer — sont fort bruyants, se racontant des blagues haut et fort. Seule la table centrale reste au calme. Je n'y connais personne. En même temps, je n'y connais rien en politique, et encore moins en ce qui concerne le parti nazi. Je me contente de les observer, essayant de comprendre comment ils peuvent bien parler aussi silencieusement parmi tout ce bruit.

De temps en temps, je vois Gretta passer. Une fois un verre à la main, d'autre fois sans. Elle va toujours dans le même coin, là où tout les jeunes soldats de la Waffen SS se sont réunis. Je la soupçonne, bien naturellement, de tenter d'y trouver un bon parti. La porte de la cuisine s'ouvre, et Gustav, l'un des cuisiniers de Bobby, m'interpelle.

— Tu penses qu'on peut envoyer les plats ?

J'observe la salle. Aucune vaisselle sales, vides, ou autre sur la table. Seuls les verres restent en place. Tous ont fini les entrées depuis un petit moment.

— Je pense que oui, cela fait un moment qu'ils ont finis le reste, le temps de préparer les assiettes, le plat peut être envoyé.

Et quelques minutes plus tard, les premières assiettes sortent de la cuisine. J'en saisis 4 et me dirige d'un pas sûr vers la table du Führer, tâchant d'éviter les pas maladroits et les avances des soldats. J'arrive, tant bien que mal, à ladite table, et dépose les premières assiettes. En déposant la dernière, je sens une main saisir mon poignet. Je la regarde et suis le bras qui s'y rattache, arrivant tout droit sur le visage d'Adolf. Gênée, encore une fois, j'essaye de retirer ma main, mais il applique une pression plus pressante.

— Pourquoi ne venez-vous pas vous asseoir avec nous quelques minutes ?

— Mon Führer je...

— Je vous le demande gentiment, j'aimerais vraiment de votre compagnie à cette table.

Je sens un regard posé sur moi. Debout, un peu plus loin, une femme m'observe d'un mauvais œil. Piquée par la jalousie, elle ne peut se retenir d'arrêter sa discussion.

— Ne vous préoccupez pas d'elle, Eva est assez grande pour savoir ce qui doit la mettre en danger ou non. Elle se fait bien trop de soucis pour rien.

— Je ne peux pas, mon Führer. Je, j'ai du travail qui m'attend. Je m'en excuse...

— Ne vous excusez de rien, je comprends parfaitement. Mais sachez que si vous avez le temps, vous serez la bienvenue à notre table !

Je le remercie d'un mouvement de tête et d'un sourire, puis retourne chercher les prochaines assiettes. Du coin de l'œil, je note qu'Hitler se penche sur le jeune homme assis à sa gauche. Je ne l'avais pas encore remarqué, il semble discret. Mais il a l'air plutôt bel homme, malgré son regard très froid et ses traits secs. Il me donne la chair de poule, m'intriguant à la fois. C'est une sensation étrange. Soudain, je le vois lever les yeux vers moi. Un regard glacial. Je ne sais trop pourquoi je plonge dans ses yeux comme dans l'océan. Des yeux bleu clair. Cristallins. Intrigants. Puis, comme s'il n'avait rien vu, il repose son attention sur son assiette, et la discussion qui venait de reprendre à table. Je reste immobile un instant, perdue dans une sorte de réflexion abstraite, incapable de dire ou de faire quoi que ce soit. C'est le rire bruyant et cristallin de Gretta qui me tire de ma pensée. Elle n'est pas très loin de moi, accoudée au bar avec deux jeunes soldats. Ils semblent avoir le même âge que nous, ou presque. Bavards, ils ont sûrement raconté une blague, à laquelle Gretta a rétorqué par un rire remarquable parmi tous les autres. Dans la salle, beaucoup de têtes se sont levées pour chercher la source de ce bruit. Elle se fait discrète, un temps, faisant mine d'être gênée, et reprend de plus belle. Je lève les yeux au ciel, assez déçue de ses réactions. Je m'attendais à ce qu'elle m'aide, mais j'ai eu tort. Elle n'a jamais eu l'intention de m'aider. Elle ne cherche qu'à rigoler. Je soupire avant de prendre la décision de débarrasser les tables. La nuit était tombée rapidement, si bien que je ne l'avais même pas remarqué. En laissant s'attarder mon regard par une fenêtre, je vois quelques flocons. L'hiver est bien là. Et c'est en rêvassant que je surprends une conversation entre plusieurs hommes, à la table du Führer.

— Oh, allez Hanz, un peu de cran ! Va donc la voir !

— Vous formeriez un joli p'tit couple, et vous feriez pleins de petits enfants...

— Oh la ferme ! Fichez-moi un peu la paix, je suis assez grand pour savoir quoi faire.

— Vous devriez vous lâcher un peu plus Hanz, ça ne vous ferez pas de mal !

— Vous n'allez pas vous y mettre aussi, mon Führer...

— Il faut bien que quelqu'un vous déride.

Les voix fusent. Je n'ai reconnu que celle d'Hitler. Et me déplaçant, je remarque la présence de plusieurs soldats autour de la table. Ils continuent de discuter et de murmurer des paroles aux oreilles de ce soldat aux yeux bleus et froids. C'est au croisement de mon regard avec celui d'un des soldats debout autour de la table que je me rends compte qu'une fois de plus, je rêve. Je tâche de reprendre mes esprits et finis de débarrasser les quelques assiettes restantes. Je m'installe derrière le

bar pour finir ma soirée, Bobby s'occupe de nettoyer sa cuisine avec ses aides, et moi, je n'ai plus qu'à attendre que tout se finisse. Plus la soirée continue, et plus les soldats deviennent bruyants. L'alcool, sûrement. Une femme s'approche de moi, les cheveux brun clair, mi-long, robe de soie et allure franche. Elle se poste juste devant le bar, prend une chaise et s'installe. Elle sort une cigarette, qu'elle allume.

— Il vaudrait mieux que vous fumiez dehors, Madame.

— Ah oui ? Vous croyez cela ? Je vous pense bien mal placée pour me donner un ordre, quel qu'il soit.

Elle ne m'a même pas regardé. Elle continue simplement de fumer, comme si je n'avais rien dit.

— Vous savez, vous ne l'aurez pas.

— De qui parlez-vous ?

Elle ricane et baisse légèrement la tête. Son regard semble s'être posé sur la table du Führer.

— Ne me prenez pas pour une idiote. J'ai très bien compris votre manège.

— Vous m'excuserez, mais je n'ai absolument rien fait. C'est le Führer qui a entamé la conversation le premier, et je pense qu'il est libre de ses actes.

— Espèce de petite garce ! Tu te crois plus maligne que tout le monde peut-être ? Il ne t'appartiendra jamais, tu m'entends, jamais !

Elle s'est violemment retournée, écrasant au passage sa cigarette sur le comptoir. Ses yeux sont emplis d'une haine que je ne comprends pas. Sa voix s'est élevée au-dessus de l'assemblée, et tous nous regardent. Je suis mal à l'aise car je ne comprends absolument pas sa réaction. Elle a bu, certes, mais sa colère n'est pas née de son abus d'alcool. Hitler se lève de sa chaise. Je le vois du coin de l'œil, n'osant pas trop détourner le regard de cette femme, de peur qu'elle ne m'accuse encore à tort. Il s'approche du bar, et pose une main sur l'épaule de la femme, qui se retourne et le regarde amoureusement.

— Oh, Ady !

— Eva, va à la voiture. Conrad va t'y emmener.

— Mais que...

— C'est un ordre !

Les sourcils froncés, il regarde Eva d'un air autoritaire, presque tyrannique. Il lui tient le bras fermement, et je sens le visage de la jeune femme se crispier. Elle baisse le regard, et Hitler fait signe à son chauffeur de s'en occuper. Eva tente, en se levant, de déposer un baisé sur les lèvres du Führer, qui ne bouge pas. Une fois la femme sortit, il reprend enfin ses esprits. Il lève la tête et me regarde. Son éclat d'autorité a disparu de son regard. Une étincelle protectrice l'a remplacé.

— Je m'excuse pour ce... cet incident. Eva ne sait pas se faire discrète, elle cherche toujours le problème où il n'y en a point.

— C'est votre femme ?

— Oh, non, loin de là. Une compagne, rien de plus.

— Pourquoi ne pas lui montrer un peu d'affection ? Je crois que c'est ce dont elle manque, non ?

— Mmmh... Eva en demande bien trop. Je suis un homme de pouvoir, un dirigeant, je ne peux me permettre de batifoler parce que Madame le désire. Il faut que je garde mon image.

— Vous ne manquez pas de séduire les femmes qui vous entourent, pourtant.

— Et vous, vous ne manquez pas de cran ! J'aime les femmes de poigne. Vous êtes une jeune fille remarquable ! Je tâcherais de m'en souvenir.

Il prend ma main, et y dépose un baiser. Je me surprends à sourire. J'ai réussi à attirer l'attention d'un grand homme. Je peux m'en satisfaire, j'ai au moins ce point de marque. Moi, juive, gravée dans l'esprit du Führer, alors qu'il ne se doute de rien.

Après ce léger incident, Adolf Hitler fait signe à ses hommes. Ils vont rentrer. Il me salue, encore une fois, par saluer Gretta, Bobby et les autres, et sort le premier du restaurant. Il semblait heureux de sa soirée. Ses hommes marchent dans ses pas, et tous sortirent, n'omettant bien sûr pas de saluer Gretta, qui rougit à vue d'œil. Tous excepter un. Ce fameux Hanz. Qui au moment de sortir, lance un regard dans ma direction. Et moi, simple femme que je suis, je n'ai pas le courage de détourner le regard. Ses yeux, son expression aussi froide qu'elle était, me fascine. Il sort en dernier de la pièce, rejoint par un jeune soldat qui vient de saluer Gretta. Elle, elle est écarlate. Gazouillant de plaisir. Un dernier salut de la main pour elle et son militaire, et la salle se montre calme et vide. Bobby, satisfait de sa soirée, nous congédie, et je sors dans la rue, suivi de près par mon amie. La neige a recouvert les pavés gelés, et le froid a figé la rue dans un silence profond. Gretta passe son bras autour du mien, j'ai un mouvement de recul fasse à cet acte.

— Ah, quelle soirée !

J'enlève mon bras du sien et commence à marcher en direction de chez moi. Elle m'avait horriblement énervé par son comportement égoïste.

- Raph', qu'est ce que tu fais ?
- Arrête, Gretta, s'il te plaît.
- Qu'est ce que tu veux que j'arrête ?

Elle saisit mon bras et me force à l'affronter.

- Tout ça ! Tu n'es pas venue au restaurant ce soir pour aider, tu n'es venue que pour le plaisir de tes yeux !
- Oh Raph', s'il te plaît, arrête donc !
- Je comptais sur toi pour m'aider, mais tu n'as sur que draguer et boire.
- Et toi donc ? Avec ton Führer et ton super soldat ? Tu crois que je n'ai rien vu ?
- Je n'ai absolument rien fait.
- Tu n'en as pas eu besoin. Écoute... Je suis désolée si je t'ai déçue, mais pitié, qu'on ne se dispute pas pour si peu. Tu sais que je n'en dormirais pas si on venait à se disputer pour cela. Je suis désolée.

Elle le pense vraiment. Je le sais. Et je la connais. Je savais pertinemment comment cette soirée se passerait. Je prends son bras, et elle m'enlace. Je n'ai pas non plus envie de me disputer ce soir, trop heureuse de ce que j'ai pu vivre, et d'avoir affronté mon plus grand ennemi sans encombre. Mais il me fallait encore passer la journée de demain, et Gretta me fait remarquer l'heure. Il nous faut du sommeil, à toutes les deux. Elle m'enlace, une dernière fois, et nous nous quittons dans la noirceur des ruelles. Une brise glacée souffle légèrement, et j'accélère le pas pour rentrer. Personne dans les rues, personne aux fenêtres, les rues sont désertes. L'AlbrechtStrasse ne fait pas exception à la règle. La petite épicerie de mes parents se tenait là, silence. J'ouvre la porte délicatement et m'engouffre dans la sombre boutique, marchant d'un pas léger jusqu'à la porte de la maison. Sans plus attendre, j'avance jusque dans ma chambre, où j'enfile en vitesse une robe de nuit et m'enfonce dans mes couettes. J'ai bien mérité ma nuit de sommeil, et une longue journée m'attend encore demain...

Chap. 4 — Brunch hivernal.

Un éclat de voix me tire subitement du sommeil. Suivi d'un bruit de vaisselles brisées. Étonnée et perdue, je descends en quatrième vitesse l'escalier en bois, traverse le salon et atterrit dans la cuisine, où ma mère se tient là, debout, immobile. Au sol, un bol est brisé en mille morceaux. Je sens la tension dans la pièce, et me doute que mon frère, David, y est à l'origine.

— Que s'est-il passé ?

— Tu le sais très bien, Raphaëlle.

Ma mère, Myriam, entreprend de ramasser les bouts de porcelaine. En ramassant un, elle se coupe, et je m'avance pour l'aider, inquiète.

— Arrête ! S'il te plaît, Raphaëlle, arrête.

— Mais qu'est ce que j'ai fait ?

— N'as tu pas passé ta soirée au milieu de soldats allemands contre qui tu es censée te battre ?

— Maman, on en a déjà parlé...

— Non, Raphaëlle. C'est pour ça que tout ceci arrive. David n'arrive plus à comprendre, il est de plus en plus en colère contre tout ça ! Et toi, tu ne fais qu'empirer les choses.

Je sens sa colère dans ses mots. Jamais elle ne s'était énervée. C'était un modèle de calme et de sérénité. Si aujourd'hui, elle est en colère, c'est qu'elle a une bonne raison. Et d'un côté, je la comprends. Entièrement. Mais d'un autre, je n'ai pas envie de vivre dans la peur de me voir un jour martyrisée par ces antisémites. J'ai envie de vivre, de grandir, de m'amuser. Plus énervée et triste que compréhensive, je quitte la cuisine à la hâte, enfille une robe du dimanche, des chaussures lustrées, et attrape ma veste d'hivers. Je traverse une fois de plus la maison, mais cette fois, je ne m'arrête pas à la cuisine. Maman nettoie encore les frascos de mon frère, et je la sens m'observer en quittant la pièce. D'un pas actif, je m'empresse de rejoindre la porte de la boutique, pour en sortir au plus vite. Mon père me lance un salut timide, s'étant réfugié dans son épicerie le temps que l'orage passe. Je lui réponds furtivement et me glisse dans la rue. Dehors, l'agitation est palpable. J'ignore tout de ce qu'il se passe. Mais une foule compacte envahit la rue, et ce jusqu'à la Postdamer Platz. Ce qui contribue à alimenter ma colère. Bousculant les passants, je réussis à me frayer un chemin jusqu'à la place, mais la foule se presse devant le Palast Hotel. Irritée, je pousse encore des gens, qui ne perdent pas leur temps pour m'envoyer quelques insultes. Je me fraye un chemin temps bien que mal jusqu'à l'entrée de l'hôtel. Connaissant les employés, j'y entre sans grands soucis, et me dirige vers l'ascenseur, où je me laisse aller. Cinq. Cinq étages à gravir. La sonnerie de l'ascenseur retentit, stridente, me faisant sursauter. Je quitte la minuscule pièce pour me faufiler dans le couloir. Une grande porte en bois sculpté m'attendait au bout du lumineux corridor. Je m'arrête à ses pieds, respire un grand coup et sonne. Des pas pressés arrivent jusqu'à la porte, qui s'ouvre sur Greta, en tenue du dimanche. Elle porte une jolie robe d'un bleu pâle chaleureux, ornée de dentelle légère. Ses cheveux, tirés à quatre épingles, comme à son habitude, forment un chignon soigné et droit, laissant ressortir son joli visage. Aux pieds, elle porte de jolies bottines lacées, avec un petit talon qui suffit à ajuster sa silhouette. Elle me regarde, surprise, avec ses grands yeux bleus.

— Mais, Raphaëlle, qu'est ce que tu fais ici ? Je ne t'avais pas dit !

— Désolée, je débarque à l'improviste, mais je me suis pris la tête avec Maman...

— Non mais en fait, tu tombes pile bien ! Le Führer a décidé de venir plutôt, du coup, au lieu d'un repas, nous faisons un brunch, donc c'est parfait que tu sois ici !

Elle me fait entrer dans le grand appartement qu'elle habite. Des voix s'élèvent du salon, et la mère de Gretta, Astrid Friedrisch, apparaît dans le couloir. Elle s'avance vers nous, un petit sourire aux lèvres.

— Oh, Raphaëlle, tu es ici ! Mais Gretta, tu n'étais au courant de rien pourtant tu n'as pas pu...

— Problèmes familiaux Maman !

— Ça ne vous embête pas, Madame Friedrisch ?

— Oh mais bien sûr que non, voyons ! Tu es la bienvenue ! Et le Führer avait demandé après toi.

Son sourire se fait plus grand, puis elle disparaît dans la cuisine. Gretta m'attrape le bras et m'emmène au salon, où son père, Conrad, s'est lancé dans une discussion active avec le Führer. À mon entrée dans la pièce, Adolf se tait. Il tourne la tête vers moi et m'adresse un sourire chaleureux. Étrangement, lorsqu'il me regarde ainsi, je ne le vois pas comme l'instigateur de l'antisémitisme. Mais comme un homme, tout simplement. Un homme charmant et chaleureux. Conrad vient me voir et me salut de son éternelle poignée de main. Adolf se lève, et me gratifie, encore, de son tendre baise-main. Plus loin dans la pièce, sur la table à manger, le soldat Hanz est installé avec deux autres hommes que je ne connais point. Adolf passe son bras derrière mes épaules et m'emmène vers cette table pour le les présenter.

— Raphaëlle, je crois bien ne pas vous avoir présentée à mes chers amis ici présents. Joseph Goebbels, mon ministre, Adolf Eichmann, un de mes dévoués officiers SS, Heinrich Himmler, chef de la police allemande, et mon fidèle bras droit Hanz Holffmann, capitaine SS. Très chers amis, la charmante Raphaëlle.

Chacun se lève et dépose un baiser sur ma main. Tous me saluent chaleureusement. Tous, sauf un. Hanz Holffmann. Il ne fait que se lever, et m'adresse un simple mouvement de tête en guise de salut. Il paraît toujours aussi froid qu'hier. Pas un sourire, rien. Juste du sérieux, et ce mystérieux regard. Je suis un peu gênée d'être ainsi mise en avant, mais à peine ai-je le temps de rougir que Gretta me tire dans le couloir de l'appartement. Adolf émet un léger rire.

— Votre fille et son amie sont ravissantes. Vous devez être fière.

Il vient de parler à Conrad, et Astrid, qui venait d'apparaître dans le salon, les bras chargés de victuailles.

Gretta court dans toute la maison, et m'entraîne dans les escaliers qui mènent aux combles. Elle ouvre la porte à la volée et me tire dans la pièce. Sa chambre est toujours aussi chaleureuse et soignée. Elle s'arrête pour reprendre son souffle, et je la suis. Je ne comprends strictement rien à ce qui se passe. Le temps de reprendre ses esprits, Gretta se redresse et me regarde. Me sentant observée, je lève la tête à mon tour.

— Je peux savoir pourquoi nous venons de faire un marathon dans ton appartement ?

— Oui oui oui !

Elle trépigne d'impatience. Et moi, je me pose des centaines de questions.

— Tu sais pourquoi ils sont là, en fait ?

— Euh... Non, pas vraiment non. C'est la seule chose que tu as omis de me dire.

— Oui, bon... Tu vois, ce mec ultra sexy, avec son regard qui fait froid dans le dos ?

— Oui, très bien même...

— En réalité, c'est son anniversaire. 25 ans. Tu te rends compte qu'à seulement 25 ans, il est déjà capitaine SS et le petit protégé du Führer ?! Enfin bref, c'est pour ça qu'ils sont ici, ils fêtent son anniversaire.

— J'ai connu mieux comme fête d'anniversaire, c'est un peu trop... sérieux là.

— Ah mais c'est parce que je ne t'ai pas parlé du meilleur ! Ils organisent une fête, ce soir, dans la salle des fêtes de l'hôtel.

— Et ?

— J'y viens, j'y viens ! Adolf tient absolument à ce qu'on y soit !

— Oh...

Je suis torturée entre la crainte, la déception, la joie et l'honneur. J'ai à l'esprit la remarque de ma mère sur ma condition. Et en face de moi, j'ai Gretta, impatiente. C'est assez difficile de peser le pour et le contre avec une amie sautillant presque sur place. Je fais mine de sourire, mais Gretta comprend que quelque chose cloche.

— Tu sais que tu peux me parler, hein.

— C'est ma famille... Je repense à ce que Maman m'a dit ce matin. Tu sais que David a fugué ?

— Oh, non, je l'ignorais...

— Oui... Marre de mon comportement. Il s'est disputé avec Maman et a disparu. Je sais plus ce que je dois faire...

— Écoute, ce que je vais te dire va sûrement te paraître être la mauvaise solution mais, fais-toi plaisir. Pense à toi. Tes parents peuvent bien comprendre que tu veuilles vivre. Viens à cette soirée, et fais-toi plaisir ! Lâche-toi !

Je suis sur la défensive. Je ne suis pas contre, mais je crains les retombées avec ma famille, les choses étant déjà suffisamment compliquées. Mais je me suis déjà engouffrée dans ce tunnel sans fond. Il n'y a plus moyen de faire marche arrière sans que surviennent les monstres encore endormis. Je prends une grande bouffée d'air, j'ai besoin de retrouver mes esprits.

— D'accord, je viendrais. Mais je ne retourne pas chez moi !

— J'ai tout ce qu'il faut ici, pas de problèmes !

Gretta n'arrive pas à cacher sa joie. La voix d'Astrid nous tire de notre discussion, et il nous faut redescendre. Le brunch a commencé, et le Führer semble avoir demandé après nous. Mieux vaut ne pas le contrarier. Gretta et moi descendons alors les escaliers, le plus calmement possible. Je ne suis pas vraiment en forme pour un dîner en grandes pompes, mais je dois ça à mon amie et sa famille, vu tout ce qu'ils font pour moi. Adolf est installé à la table, avec à son côté Joseph, son ministre. Ils semblent occupés à une discussion importante et invitèrent Conrad à s'y joindre. Gretta et moi allons voir si Astrid n'a pas besoin d'aide. Elle finit de préparer quelques plats en chantonnant, et nous remet un plateau rempli de délicieux amuse-bouches. Nous apportons cela au salon, et Heinrich nous tend un verre.

— Vous buvez, Mesdemoiselles ?

— Très peu pour moi, merci...

J'ai répondu instinctivement, n'aimant pas vraiment l'alcool. Il prend alors l'initiative de me servir un verre de jus de pomme qu'il a amené de sa résidence secondaire, nous dit-il. Gretta, elle, ne se fait pas prier et saisit le verre qu'on lui a tendu avec une telle rapidité qu'Heinrich ne put s'empêcher de sourire.

— Vous êtes pleine d'énergie, Mlle Friedrisch ! Tout comme votre mère. Vous lui ressemblez beaucoup.

— Oh, merci, Herr Himmler ! Je... Il est vrai que j'ai tendance à être un peu impulsive.

Je la vois gênée pour la première fois depuis des semaines. Elle qui était toujours si confiante, elle vient presque de se vexer de cette légère remarque, sans mauvais fond.

— Ce n'était point un reproche. Vous semblez plus discrète, par ailleurs, Mlle... Je ne crois pas avoir entendu votre nom ?

J'ai un énorme moment de doute. Il est vrai que je n'ai parlé que de mon prénom. Gretta me regarde avec des yeux interrogateurs. J'ignore si elle perçoit mon mal-être mais Astrid me sauve la mise.

— Strauss. Raphaëlle Strauss. Sa famille est morte il y a de cela quelques années, elle réside la plupart du temps dans un foyer, nous l'accueillons assez souvent pour qu'elle puisse profiter d'une vraie vie de famille.

Gretta se tourne vers sa mère, qui en profite pour servir un nouveau verre à Heinrich. Il ne remarque rien, pas même mon profond malaise, et le soulagement de cette intervention. Je n'ai jamais ni moi ni Gretta d'ailleurs, songé à la question de mon nom de famille. Si par malheur je révèle mon vrai nom, je cours à ma perte. Il faut dorénavant que je me souvienne de celui-ci... Strauss.

Je trempe mes lèvres dans mon verre de jus, et attrape le petit four que Gretta me tend. Je sens comme un regard, posé sur moi. Je déteste être le centre de l'attention, et dès qu'on me fixe un peu trop longtemps, un malaise s'installe. Gênée, je lève le nez de mon verre et cherche la source de cette impression. Non loin de là, assis sur le canapé de cuir des Friedrisch, Hanz fait mine de s'intéresser à la discussion de Adolf Eichmann. Celui-ci ne se rend d'ailleurs même pas compte que son interlocuteur n'en a que faire de son monologue. Mais en même temps, il fait comme s'il ne me voyait pas. Eichmann finit par aller se joindre au Führer et ses compagnons, et je prends place au côté de Hanz.

— Vous faites un bien mauvais menteur.

— Menteur ? Moi ? J'ignore d'où vous tenez cette information...

— Vous m'observez.

— Oui. Vous m'intriguez.

— Pourquoi ?

Sans le vouloir, je plonge mes yeux dans les siens. Je n'ai jamais été aussi proche de lui, et étrangement, je me sens beaucoup mieux que les autres fois où j'ai pu croiser son regard de glace.

— Je l'ignore. Je n'arrive pas à vous cerner.

— Pourquoi essayez-vous ?

— J'aime savoir à qui je m'adresse.

Il prend son verre et quitte le canapé pour aller à la fenêtre. Il sort de la poche de sa veste un paquet de cigarettes et se met à fumer. L'air froid dû dehors envahit dans une brise légère l'espace de la pièce, et je frissonne légèrement. Gretta vient s'asseoir à mon côté, ennuyée.

— Que c'est passionnant comme repas, tu ne trouves pas ?

— Tu t'ennuies ? Toi qui trouves toujours moyen d'entrer dans toutes les conversations

— Ils ne parlent que politique et autres, comment veux-tu que je me joigne à quoi que ce soit ? C'est déprimant... Par contre, toi...

Elle me regarde avec le plus grand sourire malicieux qu'elle put faire. Je prends une légère distance avec elle, qui s'est cruellement rapprochée de mon visage. Parfois, ses attitudes m'effrayent.

— Quoi, moi ?

— Tu as touché le gros lot !

— Je n'ai rien touché du tout.

— Tututut ! Tu viens d'aller discuter avec Hanz Holffmann, ne le nies pas !

— Je ne nierais pas, mais il n'arrêtait pas de m'observer, j'étais mal à l'aise.

— Tu es amoureuse, oui !

Je soupire. J'ignore si c'est par lassitude ou parce qu'une fois de plus, elle a probablement raison. Je suis incapable de comprendre mes réactions et de reconnaître mes sentiments. Parfois, je pleure, mais j'ignore si c'est par colère, par tristesse ou par épuisement. Parfois je m'énerve, mais ça peut être par jalousie, par gêne, ou naturellement par colère. Parfois je ris, niaisement par mal-être, par moquerie, ou par joie. Dans tous les cas, je ne sais jamais pourquoi j'agis. Là, j'ignore si c'est de l'amour, de la folie, ou de la fascination. Une chose est sûre, je n'admettrais jamais que l'amour en était la cause. Encore moins devant Gretta, ou devant qui que ce soit d'autre.

Hanz, lui, fume toujours à la fenêtre. Le Führer finit par le rejoindre et par lui murmurer quelque chose. Tous deux se dirigent finalement vers la table à manger, où se dresse une multitude de délicieux pains frais, entourés de confitures et de charcuteries variées. Ils se servent copieusement, suivent de près par Eichmann, Himmler et Goebbels. Conrad s'approche de Gretta et moi, et nous propose de se joindre à la table, précisant que le Führer aimerait que tous mangent ensemble à une même table, plutôt que séparément dans la pièce. Nous nous levons donc et nous dirigeons vers la table. Gretta se sert sans prendre le temps de voir ce qu'il y a exactement sur la table — elle n'en eut pas besoin, elle prit de tout —. Je prends le temps d'admirer le travail d'Astrid. Une farandole de pain — Brötchen, Weissbrot, Schwarzbrot, ou encore Vollkornbrot orne le centre de la table et envahissent l'air d'une délicieuse odeur de pain chaud. Je commence par prendre un Brötchen, un petit pain que j'affectionne particulièrement avec de la charcuterie, et quelques tranches de Weissbrot, un pain blanc devenu tradition dans les repas de ma famille. Je les accompagne d'un yaourt au muesli, qui semble fait maison, de par sa texture souple et légère. Je ne tarde pas, naturellement, à passer à la charcuterie, et à me servir aisément de toutes sortes de choses, jambon, mortadelle, boudins... Je sélectionne quelques morceaux de fromages et un peu de confiture, et dépose sur une nouvelle assiette un peu de chou et de pomme de terre. Une part de Strudel et un Bretzel en guise de dessert, et je m'installe. Le Führer me fait signe pour que je m'installe à sa droite, alors que Gretta, elle, est déjà placée à sa gauche. Je me sens un peu nue, seule entre le Führer et Himmler. J'aurais aimé pouvoir être près de mon amie. Je n'apprécie pas cette situation de faiblesse dans laquelle je me trouve. Elle, elle a tout pour être confiante. Moi, je n'ai rien.

Je pense qu'Adolf dut sentir mon mal-être. Il prend ma main, et je sursaute de surprise, étant perdue dans mes pensées. Il me regarde, souriant. Je lance un regard furtif vers Gretta, qui m'observe d'un air interrogatif.

— Que craignez-vous, Raphaëlle

Le malaise devient plus présent.

— Euh, rien, je... je ne suis pas très en forme, c'est tout.

— Soirée difficile ?

— Matinée, devrais-je dire. Mais oui.

— Un foyer, ça ne doit pas être guai tous les jours...

Himmler a pris la parole. Il me regarde d'un air compréhensif.

- Oui. Il faut dire que l'ordre est le mot le plus privilégié du foyer.
— Je n'en doute pas une seconde.

M'a-t-il répondu. Hitler, lui, regarde et écoute. Il finit par relever la tête et poser les yeux sur moi.

— Vous savez, vous pourriez avoir plus d'importance aux yeux de ce foyer si vous travaillez pour moi.

Il se tourne vers Gretta.

- Vous aussi, Gretta, vous êtes la bienvenue au Reichstag.

Nous nous regardons, un peu étonnées. Il est vrai que le Reichstag était l'emblème de cette période. Gretta est folle de joie, intérieurement. Je sens émaner d'elle cette sensation de puissance qu'elle ressent dès qu'on la met en avant. Moi, je suis déchirée entre la joie, l'honneur et l'horreur. Mais il faut que je me contienne. Plus la panique prendrait le dessus, plus le risque qu'on découvre qui je suis était grand. Pour ma sécurité, et celle de tous ceux qui croisent ma route, il faut que je sois forte, que je combatte cette peur. Je dois être confiante. Je prends une grande respiration, essayant d'évacuer tout ce stress qui s'accumulait. Le calme prend de nouveau place, et un sourire se dessine sur mon visage. Je fixe Gretta dans les yeux, qui sourit encore plus en me voyant. Elle a compris. Elle décide de prendre la parole pour nous deux, restant quand même sur ses gardes quant à ma situation.

- Nous en serions honorées, mon Führer !
— Adolf, appelez-moi Adolf.

Il sourit, prend la main de Gretta, y dépose un baiser, et fait de même avec moi. Je pense qu'il n'attendait que ça, nous voir travailler avec lui. Il avait une réaction un peu étrange, avec nous. Très gentil, protecteur, presque trop. Je repense à sa compagne, Eva. À ce qu'elle doit ressentir. À sa place, j'aurais moi aussi été très en colère. Mais cette pensée quitta assez vite mon esprit. Je suis à deux doigts d'assurer mon entière protection face à l'antisémitisme. Je suis à deux doigts de devenir importante. Je me sens enfin revivre.

La journée se passe sans encombre. Beaucoup de discussions, de rires, des passages de politique. Une journée qui semblait parfaite. J'ai l'impression d'être une Allemande pur jus, de celles qu'on a envie de voir, avec qui on souhaite discuter, que l'on invite à tour de bras... Une personne importante, assez belle pour que vous preniez plaisir à vous présenter en public en sa compagnie. L'attention que me portait le Führer était parfois dérangeante par sa forte présence, parfois charmante. J'y découvrais un homme exquis, amoureux des femmes, poli et serviable, quoique pressant. Le contraire de ce que les juifs dépeignaient. Je vivais dans mon monde complètement décalé, ne jugeant que par ce que je voyais. Je n'avais pas idée de qui étaient les hommes en face de moi. Ou plutôt, si, je le savais. Au fond de moi, quelque chose m'ordonnait de fuir, que je faisais le mal, que tout cela ne m'apportait rien. Mais je n'ai jamais été une fille très raisonnable. J'aimais le goût du risque, l'adrénaline de la crainte. Peut-être que j'avais atteints le summum. Peut-être, oui. Mais j'aimais particulièrement cette sensation de pouvoir que j'avais en cet instant. Cette sensation d'être ce que je n'étais pas. De berner le monde en un clin d'œil.

L'après-midi arrive, accompagné d'un vent glacé et de neige. Adolf et ses hommes quittent le douillet appartement pour le froid de la rue. Un rendez-vous les attend au Tiergarten, un grand parc de Berlin, non loin de la Postdamer Platz. Pour des photos, me semble-t-il avoir compris. Ils s'en vont donc affronter le froid de l'hiver qui s'installe. La neige aura bien vite recouvert les pavés de la place. Les rares personnes encore dehors se ruent sous les porches. Une tempête se lève, recouvrant le paysage de Berlin d'un rideau blanc. J'ignore s'ils feront beaucoup de photos, mais je suis heu-

reuse d'être à l'abri. Je n'aurais mis le nez dehors pour rien au monde, n'ayant en plus de ça rien prévu d'assez chaud. Astrid nous apporte, à Gretta et moi, un chocolat chaud bien mérité. Le simple fait de voir toute cette neige me faisait frissonner. J'étais assise sur un grand fauteuil moelleux, juste devant la fenêtre du salon, à siroter mon chocolat, admirant la tempête de neige qui ravageait le paysage. Cette vision d'hivers me fascinait, étrangement. Je ne savais pas trop pourquoi. Je sens une présence, toute proche, et détourne les yeux de la fenêtre. Gretta se tient à côté de moi, regardant aussi dehors.

- C'est assez effrayant, comme paysage. On a l'impression que tout a disparu.
- Tu ne trouves pas ça beau, en même temps ?
- Si... comme ton mignon soldat hein !

Je pensais pouvoir avoir une discussion sérieuse, mais non.

- Mais laisse-moi donc, je ne lui trouve rien du tout.
- Si, tu le trouves froid mais terriblement attirant... Rrrrr !
- Tu es vraiment impossible...
- Tu es amoureuse, je n'y peux rien ! Ça se voit comme le nez au milieu de la figure.
- Sérieusement ?

Un sentiment de gêne m'envahit. J'avais beau me voiler la face, quelque chose m'attirait chez cet homme. Je ne savais quoi, mais il y avait quelque chose. J'ignorais s'il s'agissait d'amour, ou de toute autre chose. Le simple fait de savoir que cette attirance était si visible me m'était mal à l'aise. Ça voulait dire qu'il se doutait, lui aussi...

- Ne panique pas, je te connais, et je lis en toi comme dans un livre ouvert...
- Arrête avec tes expressions stupides ! Ça ne me fait pas vraiment rire.
- Pardon ?
- Ça crève les yeux de son côté aussi.
- Mouai, c'est une perte de temps, de toute manière, puisque rien ne se fera, sentiments ou pas.
- Mais pourquoi ?
- Je suis juive, tu l'oublies ?

Elle me regarde, l'air las. Elle en a sûrement assez de m'entendre sortir l'excuse de ma religion à tout bout de champ, alors qu'elle essayait justement de faire en sorte que je l'oublie. D'un air désolé, je hausse les épaules. Elle devait bien se douter que ce n'était pas aussi simple que cela. Déçue, peut être vexée, aussi, Gretta se lève, faisant osciller ses cheveux blonds, et se dirige vers le couloir, se dandinant au maximum. Elle avait une démarche assez ridicule lorsqu'elle se vexait. Ce qui me fit sourire, d'ailleurs. Mais la triste réalité revint aussi vite qu'elle eut disparu, me laissant face à mon perpétuel — et éternel — questionnement.

Astrid vient de s'asseoir à la table du salon. Je n'y avais pas encore prêté attention, mais elle porte l'une de ces magnifiques robes de créateurs. Sûrement en soie, doucement, et ample, agréable à porter et à regarder. Elle avait pris avec elle un chemisier orné de dentelle, qu'elle semblait vouloir recoudre. Un petit sourire émanait du coin de ses lèvres, tout léger. Je la regarde, un peu surprise, puis retourne à ma tasse de chocolat et ma fenêtre. La neige avait ralenti sa chute, et les flocons semblaient s'être collés entre eux, non plus pour tomber fort, mais pour tomber gros. La place était complètement blanche. Plus un pavé n'en ressortait. Quelques braves affrontaient le temps pour la traverser, manquant de glisser sur le sol incertain.

- Tu sais, Raphaëlle. Tu devrais oublier ta famille.

J'avale ma gorgée de travers et me tourne vers Astrid, qui était toujours sereine, en train de coudre son chemisier.

— Je sais que ce n'est pas simple à attendre, mais tu risques beaucoup, à t'en souvenir sans cesse.

— Mais, ça n'en reste pas moins ma famille.

— Certes. Mais ils auraient dû te suivre pour ne pas t'infliger tant de tourments.

— Personne ne blasphème quoi que ce soit. C'est de la survie. Il faut que tu le comprennes, si eux ne le font pas.

— De la survie ? Je n'ai pas vraiment l'impression d'essayer de survivre, là...

— Ah oui ? Et que fais-tu de tous ces juifs disparus ? Maltraités ? Persécutés ? Dont tu ignores aujourd'hui tout ?

Je réfléchis un instant. Elle voyait juste sur beaucoup de points, et je me recroqueville sur moi-même, contrainte de penser à tous ces amis, voisins, qui avaient disparu sans donner de nouvelles.

— Tu sais, moi aussi, j'y ai perdu des proches, dans cette guerre. Je ne fais pas que t'aider parce que tu es une très bonne amie à Gretta, je t'aide aussi parce que j'en ai connu, des juifs, bien avant toi.

— Ah oui ?

— Oui. De très bons amis, de vieilles connaissances. Des familles riches, d'autres moins.

Des gens avec une importance cruciale dans la société qu'Hitler n'a pas hésité à évincer. Aujourd'hui, la plupart ont disparu, probablement dans des ghettos ou des camps. Et je ne chercherais pas à avoir de nouvelles.

— Mais pourquoi ? Ce sont vos amis !

— Pour la simple et seule raison que je ruinerais ma propre vie. Ce n'est pas un changement sociétaire et politique, que nous vivons, c'est une chasse raciale, une guerre contre le juif et le déshonneur. C'est triste à dire, mais aujourd'hui, on ne peut que penser à soi et oublier les autres.

Elle parlait avec une pointe d'amertume. J'avais levé la tête vers elle, envahie par sa tristesse. Je sentais qu'elle culpabilisait de ne pouvoir aider ses proches. Elle avait arrêté de coudre, l'aiguille juste là, enfoncée dans la soie et la dentelle, prête à resserrer le lien détendu des deux morceaux.

— Si tu veux survivre, Raphaëlle, il te faudra faire des sacrifices. D'énormes sacrifices. Et vu le point où tu en es, ils commencent dès à présent.

Elle se remet à coudre. Je regarde le fond de ma tasse, pensive, et finit le reste de chocolat. Je pars déposer la tasse dans la cuisine, et entreprends de gravir les escaliers de bois menant à la chambre de Gretta. Je frappe à la porte, en espérant qu'elle ne me rejette pas. Un grincement du lit vint jusqu'à mes oreilles, et j'attends patiemment sur la marche qu'elle daigne dire un mot. Le parquet craque sous les pas de mon amie, et la porte s'ouvre sur son visage de porcelaine.

— Qu'est ce que tu veux ?

— Je... Je m'excuse Gretta, mais tu sais que c'est loin d'être simple pour moi...

— Oui, je sais. Entre !

Je l'écoute et franchis le seuil de la porte. Elle avait laissé le dressing ouvert et étalé des robes un peu partout où elle le pouvait.

— Je réfléchissais à quoi mettre, pour ce soir.

— Je vois ça...

Je souris, et Gretta fit de même. J'étais soulagée qu'elle ne m'en veuille pas.

— Toi, par contre...

Elle me tire vers le fond de la chambre, où était étendu un drap. Elle en saisit un coin et le tire vers le sol.

— Tadamm !

Devant moi se présente une robe rouge foncé. Assez longue — arrivant sûrement un peu en dessous du genou —, elle partait en légers plis, et semblait faite de soie et de dentelle. Le décolleté plongeant était couvert d'un léger voile de dentelle fine aux motifs floraux, et recouvrait le haut de la poitrine de manière douce et subtile, remontant jusqu'au bas du coup pour s'y fermer. Les manches trois quarts étaient finies par un ruban de dentelle se fermant avec un bouton, et offraient du volume au tissu. Cintrée sur la taille, elle était magnifique, encore plus belle que toutes les robes que j'avais pu voir jusqu'à ce jour — et Dieu sait que Gretta en avait des splendides ! —.

— Pour toi !

— Pardon ?

Mon étonnement s'était exprimé d'un coup d'un seul, sans même que je l'y autorise.

— Maman te la prête pour ce soir, elle est sûre qu'elle t'ira à merveille !

— Je ne peux pas accepter ça...

— Pourquoi pas ?

— Je...

— Oh non, Raph', ça suffit ! Arrête de chouiner pour tout, tu la prends, un point c'est tout !

De toute façon, Maman ne te laissera pas sortir sans...

Je m'incline. Certes, Gretta était... tenace. Mais elle avait hérité de ce trait de caractère par sa mère. Je n'avais donc pas d'autres choix. Je me laisse tomber assise sur le lit, regardant la robe. Gretta m'accompagne et me montre une des dizaines de robes sorties.

— Qu'en penses-tu ?

— Superbe...

Une robe crème, également de soie et de dentelle, ornée d'un superbe décolleté et de broderies forestières... Elle lui irait parfaitement. Mon amie s'allonge sur le lit, bras croisés sur son ventre, et regarde le plafond. Je l'accompagne, bras croisés sous ma tête. Il faisait assez sombre dans la pièce, et seul le carré lumineux de la fenêtre crée une sorte d'aura sur le plafond de bois. La neige devait encore tomber, et je frissonne, pensant au froid de dehors.

Gretta et moi restons allongées là un long moment, entre réflexion et méditation. Le temps ne se prêtait à rien. Et il fallait encore attendre le soir avant de faire quoi que ce soit. La fin d'après-midi promettait d'être relativement longue, mais ce n'en était pas moins bien. J'avais besoin de ce moment de calme pour retrouver mes esprits, penser à ce qu'Astrid m'avait énoncé, penser à mon avenir, à mes sentiments. Penser à moi. Le visage de Hanz vint s'incruster quelques instants dans mes pensées, j'en fus surprise. Ou peut être satisfaite, je n'ai sais trop rien. Tout continuer de se bousculer dans mon esprit, je ne savais pas où m'arrêter. Ce n'était que l'ébauche d'une vie d'adolescente incertaine, le brouillon d'une histoire dont j'ignorais la fin. Quel écrivain écrit sans connaître la fin ? Peut être tous... C'est probablement ce qui fait un bon roman. Ou peut être pas. Peut être qu'ils connaissent tous et toujours la fin, comment chaque personnage aller finir. Au fond de moi, j'avais deux échéances possibles... La plus belle était un mariage, des enfants, une bonne famille, et ce

mensonge si vrai qu'il ne pourrait plus jamais sortir de ma vie. Éternellement, je serais Raphaëlle Strauss, Allemande respectable. Et je vivrais dans la maison voisine à celle de Gretta, elle aussi mariée et respectée. Mais juste à côté de cette utopie gisait l'apocalypse. Un mensonge reconnu qui détruirait tout sur son passage. Des morts. Du sang. Beaucoup de sang... Je ferme les yeux, tâchant d'évacuer cette pensée de ma tête. Pourquoi penser à la fin alors que rien n'est commencé ? Si simplement, je laissais la plume écrire mon histoire, sans jamais l'influencer. Je me laisse aller, sereine, mes yeux restant fermés. Bientôt, je sombre dans un léger sommeil... Nous sommes le 10 novembre 1939, la neige tombe doucement dehors. La postdamer Platz a revêtu son doux manteau d'hiver, et la brise glaciale souffle sur elle un vent de solitude. Berlin s'endort sous la douceur des flocons qui caressent son sol, ses murs, ses toits. Berlin blanchit sous la pâleur de l'hiver. Mais tant qu'elle reste blanche, tout ira bien...

Je sens du mouvement à côté de moi. Un bruit de porte, suivi de pas. Une porte s'ouvre, le parquet grince. Je plisse les yeux. Je ne veux pas me réveiller, je suis si bien, là, à ne penser à rien. J'imagine juste la neige tomber sans fin, et effacer Berlin, effaçant le monde. Une main froide m'agrippe le bras et me secoue, et on fait de même non loin de moi, je sens le lit bouger. Un mouvement à ma droite, quelqu'un se lève. J'ouvre les yeux, regarde le plafond, entends juste un « Il est déjà 18 h passé, et vous n'êtes pas du tout prêtes ! ». Je me lève en sursaut, me retrouve assise nez à nez avec Gretta. Machinalement, ou instinctivement, nous nous étions regardés mutuellement. Elle avait une tête de six pieds de long, ses cheveux blonds virevoltaient partout au-dessus de sa tête, et ses yeux étaient rouges de fatigue. Je devais probablement avoir cette même tête... Mais mon amie eu plus vite fait de réagir. Elle se lève dans un élan de stress et de surprise, et range à toute vitesse les robes inutiles, ne laissant que sa jolie robe crème et la belle rouge. Dans sa panique, elle descend les marches quatre à quatre, et disparaît dans l'appartement.

Je suis toujours là, assise. J'ai du mal à émerger. Je tourne la tête vers la fenêtre. La neige a cessé. La nuit a commencé à recouvrir doucement la ville d'un voile sombre. Un bruit me sort de ma rêverie : Gretta vient de m'appeler, ou plutôt de hurler mon nom dans la cage d'escalier. Je me lève, tant bien que mal, et entreprends de descendre à mon tour. Conrad est assis sur le canapé, fumant un cigare en lisant le journal. Astrid était descendue avec moi, et partit s'installer à côté de son mari. Je les regarde avant de me rendre compte que j'étais à deux doigts de me prendre le mur. Retrouvant mes esprits, je me dirige vers la salle de bain, où Gretta était déjà coiffée et maquillée. Je n'ai même pas le temps de me rendre compte que quoique ce soit qu'elle m'avait déjà installé dans la pièce, et se mettait au travail. Ensommeillée, je n'ai aucune réaction. Aucune. Jusqu'à ce que j'ouvre les yeux.

— Ouah !

J'étais complètement béate, car une fois encore, Gretta m'épatait. J'étais transformée. Elle avait coiffé mes longs cheveux bruns en une tresse-épis longue et délicate. Mais c'était surtout le maquillage qui me surprenait. À la fois léger et glamour, il faisait ressortir une facette de ma personnalité que je ne connaissais pas. J'avais l'air d'une femme. Simplement.

— Ça te plaît ?

— Plus que ça... Je ne me reconnais même pas !

Gretta avait un sourire jusqu'aux oreilles. C'est à cet instant que je la vis. Jusqu'à présent, je n'avais rien regardé à part le plan de travail et moi-même. Gretta était ravissante. Pendant un temps, je fus même déçue du travail qu'elle avait fait sur moi. Jalouse ? Peut-être. Mais il fallait l'admettre, Gretta était splendide. Elle avait rassemblait ses cheveux blonds en un chignon parfait, duquel ne sortaient aucune mèche de cheveux. Elle l'avait joliment décoré de fleurs bleues et blanches. Outre le fond de teint et le blush discret de son visage, elle avait déposé sur ses lèvres un rouge très prononcé, et rehaussé son regard d'un fard à paupières bleuté et d'un trait de crayon. Elle était plus que ravissante, et avait su parfaitement mettre en avant son côté femme. Elle rayonnait.

Astrid me tire de mon analyse. Elle entre dans la salle de bain et prend des nouvelles. Elle s'approche de sa fille et dépose un baiser sur son front. Elle nous invite à finir de nous préparer, l'heure avançait plus vite que prévu. Gretta et moi filons dans la chambre pour revêtir nos robes respectives, et redescendons l'escalier quatre à quatre. Dans le hall, un soldat nous attendait pour nous accompagner jusqu'à la salle. Je trouve ça assez ridicule, la réception se trouvant juste au rez-de-chaussée, dans la salle de cérémonie. Mais il semble qu'il fallait respecter les règles. Alors, respectons-les. Je prends ma veste, au porte manteau, au cas où nous aurions besoin de sortir. Gretta fait

exactement la même chose, et notre garde du corps nous conduit jusqu'au hall d'entrée de l'hôtel. Il s'arrête là, tendant les bras pour prendre nos vestes. D'un léger sourire, il nous fait signe d'entrer.

Je regarde Gretta, stressée. Elle prend ma main et me sourit. Je n'avais pas vraiment peur. Enfin, si, j'avais peur. Mais j'ignorais de quoi. De faire un faux pas, peut-être. De ne pas être à la hauteur. La main de mon amie me rappelle que je devais vaincre tout ceci, et prendre confiance. C'était mes craintes qui risquaient le plus de me perdre. Je souffle un grand coup, pour reprendre mes esprits. Juste à temps. La porte ne tarde pas à s'ouvrir, à notre grande surprise. Adolf se présente dans l'ouverture, nous tendant deux mains accueillantes. D'un sourire chaleureux, il nous invite à le rejoindre et passe ses deux mains sur nos épaules. La pièce était remplie de soldats en uniforme, de jolies femmes et de politiques. J'essaye de regarder un peu les différents visages, mais il y en a trop. Une bouffée de stress me donne envie de revenir en arrière et de partir, de rentrer. Sentant ma raideur, et sûrement une certaine crainte, Adolf resserre son emprise sur mon épaule et nous fait entrer dans la salle. Il nous amène jusqu'à une grande table et nous invite à nous asseoir. Il part s'installer juste en face. Eva est là, elle aussi. Elle me lance un regard méfiant, et saisit la main d'Adolf, comme pour qu'il se souvienne qu'elle est toujours ici. Je détourne les yeux, ne voulant pas d'une scène. Autour de nous, je distingue des couples, des soldats et leurs femmes, leurs amies, toutes des jeunes femmes splendides et libérées. Soudain, pas très loin de la table, j'aperçois Hanz. Il discute aux côtés de collègues, et d'une femme, aux longs cheveux noirs. Elle le couvre de sourire chaleureux et enjôleur, et d'un regard qui voulait tout dire. Je boue intérieurement. Mais le rire de Gretta me tire de ma réflexion, et c'est vers elle que je tourne mon visage renfrogné.

— Je peux savoir pourquoi tu ris ?

— Ton visage. Tu viens de devenir toute rouge et de froncer les sourcils... On se demande pour quoi !

— N'importe quoi ! Arrête dont de dire des sottises.

— Je ne suis pas la seule à le penser...

Je suis la direction de son regard. Et je croise celui d'Adolf, souriant. Je rougis de honte. Comment avoir l'air complètement bête face à la tête du pays ? Je ne savais pas où me mettre. Il prend ma main et la sert légèrement.

— Il n'y a pas de honte à avoir, j'apprécie la simplicité qui fait de vous une femme unique. Et je suis ravie de voir l'intérêt que vous portez à mon cher Hanz... vous iriez tellement bien ensemble.

Je ses la fierté de Gretta sans même la regarder. Je me redresse dans ma chaise, et baisse un peu les yeux. J'étais encore plus gênée avec cette superbe réplique du Führer. Moi qui aimais être discrète, j'avais loupé ma chance. Mes joues me brûlaient légèrement sous l'effet de la rougeur. Alors qu'Adolf souriait gentiment, et que Gretta me prenait la main pour me rassurer, Eva, elle, se moquait ouvertement. Et particulièrement lorsque Hanz s'installa juste en face de moi. Le gêne de ma réaction me mettait déjà particulièrement mal à l'aise, mais lorsque qu'Eva lui annonça mon éclat de jalousie, je n'ai qu'une envie : partir. Je sentais une colère bouillir en moi, en même temps que la honte, le mal-être et la tristesse.

— Vous vous trouvez drôle ?

La voie de Gretta surgit comme la lame d'une épée qu'on sortirait de son fourreau. Sèche. Claire. Mécontente. Eva la regarde énervée, vexée qu'une gamine ose lui tenir tête.

— Pardon ?

— Vous trouvez drôle de vous moquer des gens ?

- Oui, particulièrement quand ceux-ci se permettent de vouloir prendre ma place.
- Vous dites n’importe quoi, vous êtes vraiment...
- Merci, Gretta. Eva, ne veux-tu pas sortir un peu ?

Adolf venait de s’interposer, d’un ton calme mais suffisamment piquant pour faire comprendre à Eva que son comportement était déplacé. Pour autant, elle ne se gêne pas de lui répondre.

— Ady, tu ne comprends donc pas que ces jeunes filles ne te veulent que du mal ? Quoique, elles sont frêles et innocentes, comme tu les aimes...

Il la regarde, ses yeux bleus glacés le sang. Une émotion étrange y passait, et ses sourcils tremblaient sous une certaine colère. Il fait signe à un de ses hommes de venir, lui chuchote quelque chose, et saisit Eva par le bras. Il la lève violemment. Elle râle, un peu, chouine, mais se lève sous la contrainte. Elle essaye de fuir l’étreinte forcée. Sans succès. Adolf lui lance un regard furieux, et l’homme prend la relève, entraînant Eva à l’extérieur. Je reste là, inactive, honteuse. J’avais réduit cette soirée à un débat inutile. La main de Gretta vient me relever la tête.

- Pourquoi t’en veux-tu ?
- Parce que, je ne serais pas ici, tout ce serait très bien passé.
- Bien sûr que non, ne remettez pas la faute sur vous. Eva est... possessive. Ça en devient maladif.

Je relève la tête vers cette voix masculine, incrustée dans la conversation. J’avais, un temps, complètement oublié la salle, les gens. Hanz était là, en face de moi, me regardant en souriant légèrement. Il restait néanmoins très solennel.

- Je ne comprends toujours pas comment le Führer fait pour rester avec elle.
- Peut-être qu’il l’aime...

J’avais parlé sans penser. J’ignorais même pourquoi ma bouche s’était ouverte. J’aurais préféré me taire.

- Ah... Vous le connaissez depuis peu de temps, mais d’un côté, ce que dit Eva n’est pas véritablement faux. Il a tendance à apprécier les jeunes femmes...
- Ceci étant, tu n’as pas à t’en vouloir Raphaëlle. Arrête de vivre pour les autres.
- Mouai... Facile à dire.

J’étais piquée par une pointe de tristesse.

- Vous dansez ?
- Pardon ?
- Savez-vous danser ?

Entre étonnement et contentement, j’avais du mal à comprendre une question aussi simple. Ou plutôt, cet intérêt soudain d’un homme qui, jusqu’alors, m’avait froidement rejeté. Je n’y croyais qu’à moitié. Je tourne la tête vers Gretta, essayant de lui faire comprendre mon questionnement, mon désarroi. J’avais besoin qu’elle m’aide à me décider. Elle me sert la main, confiante, me donnant l’accord que j’attendais. Pendant ce temps d’absence, Hanz s’était approché. Il était là, juste derrière moi, droit et fier. Je le regarde à présent. Timide. Il tend une main vers moi. Je lui donne la mienne. Et il me lève, calmement, sereinement, et m’attire à lui. Je me laisse faire. Un dernier regard vers Gretta, qui me sourit, avant de disparaître dans la foule. Gretta ne traîna pas longtemps avant d’en faire de même, je crus apercevoir ce soldat avec qui elle discutait tant. Puis, entraînée dans une

valse, je me laisse aller à la danse. J'ai l'impression que le temps s'arrête. Les gens autour de nous ? Il n'y en a plus. Juste lui et moi. Sa main dans mon dos. Ma main dans la sienne. Et les pas de la valse. Légers, rythmés.

De temps en temps, je croisais le visage de Gretta parmi ce vide. Elle souriait, elle était heureuse. Elle aussi. Comme une simple danse pouvait nous emmener... ailleurs. Et je lève mes yeux vers ce soldat. Il me regarde, de ses yeux bleus. D'un coup, ce n'est plus un regard glacé que je vois. Mais un regard doux et tendre, enveloppant mon corps et mon cœur d'une protection intouchable. Hanz me souriait. Souvent, il levait les yeux vers la foule, et c'est ces moments-là qui me ramenaient à la réalité. La musique s'arrête. Un slow commence. Et il repose ses mains autour de moi. Il me rapproche de lui. Me sert contre son torse. Il pose ma tête sur son épaule, et la sienne sur la mienne. Il sert sa main dans mon dos. Je voulais le regarder. Je relève ma tête, il me sourit, et m'embrasse sur le front. J'étais de nouveau perdue dans cette suspension du temps. Son sourire s'efface, et je plonge mes yeux dans les siens. Jusqu'à ce que ses lèvres se posent sur les miennes. Douces. Chaudeuses. Il m'embrasse langoureusement, et je lui rends tout. Jusqu'à ce qu'une exposition retentisse...

Des cris. Les gens courent, partout. Hanz me tient au plus près de lui, et je ne vois que Gretta qui s'approche avec son compagnon. Il avait des cheveux brun foncé, ébouriffés, une barbichette sur le menton, l'air un peu jeunot, mais sûr de lui. Gretta, elle, s'était agrippée à lui comme à son trésor, loin d'être rassurée.

- Hanz, qu'est ce que c'est que tout ceci ?
- Je n'en sais rien. Où est Hitler ?
- Je ne sais pas, il doit déjà être en sûreté.

Un autre soldat s'approche en courant. Il salue Hanz d'une main à la tempe et d'un garde à vous précis, que je trouvais assez déplacé dans cette situation.

- SS-Oberschütze Bleinz au rapport !
- Quelle est la situation ?
- Le mur du fond a été explosé, sûrement de la dynamite, ou un explosif fait maison.
- Des dégâts physiques ?
- Non, personne n'est blessé, fort heureusement.
- Savez-vous où est le Führer ?
- Non, pas du tout...

Un groupe de jeunes hommes sort de la fumée. Ils avaient tous un bâton en guise d'arme à la main. Le groupe se dissout légèrement, formant une ligne. Un jeune homme au cheveux noirs, mi-longs, s'avance sur le tas de gravats. Je sens l'étreinte d'Hanz se resserrer autour de moi. Le jeune homme pose son arme sur le sol, fier et confiant. Il regarde l'assemblée qui l'écoute attentivement. Il porte une étoile jaune, sur le côté gauche du torse. J'avais les yeux trop baissés pour distinguer son visage dans la fumée. Il frappe le sol d'un coup sec.

- À bas les Nazis, à bas l'Allemagne, à bas Hitler !
- À bas les Nazis, à bas l'Allemagne, à bas Hitler !

La troupe renchérit. Pendant cinq bonnes minutes, ils hurlent. Moi, j'étais pétrifiée. Hanz s'éloigne pour porter la main à son arme et se placer plus en avant. J'ai juste le temps de voir le visage du résistant. C'était celui de David, mon frère. J'avais reconnu sa voix. Gretta, qui s'était elle aussi éloignée de son ami, me regarde, horrifiée. Je m'approche d'elle, impuissante.

- Dis-moi que c'est impossible !
- Je suis désolée, Raphaëlle...

Le cœur pincé, je regarde ce jeune homme plein de crans et de ce que l'on pourrait appeler du courage. Je n'arrivais plus à détourner les yeux du visage de David. Il m'avait vu, lui aussi. Et c'était d'un regard haineux qu'il m'observait. Il crie une nouvelle fois avec sa troupe, et ses hommes — si c'est ainsi qu'on pouvait les nommer — passèrent à l'attaque. On ne tarda pas à répondre du côté allemand. Des cris, des coups de feu, des silences. Gretta m'avait tiré jusqu'au hall d'entrée, où toutes les femmes s'étaient réfugiées. Je ne comprends plus rien. J'ai l'impression que tout est uniquement de ma faute. J'avais franchi le cap qui poussa David au suicide. On entendit des « Suivez-les » énergiques, puis plus rien. Un silence pesant, qui mit tout le monde à cran.

Lorsque Hanz ouvre la porte, c'est un sursaut général qui l'accueille. Il se dresse là, sûr de lui, cherchant quelque chose ou quelqu'un du regard. Il s'arrête sur moi, et s'avance d'un pas pressé pour me serrer dans ses bras. J'étais ravie d'un côté d'être dans ses bras. Mais j'étais complètement retournée de ce que je venais de voir.

— Tu vas bien ?

— Oui, oui, je... tout va bien, merci.

Il m'embrasse sur le front. Et je ne sais trop pourquoi, mais mon regard est attiré par la porte restée ouverte. Des formes étranges et sombres se dessinaient dans la pénombre, sur les gravats et le carrelage de la pièce. Autour d'eux, une masse informe, brillante, dégoulinante. Des cadavres jonchés le sol. Les cadavres de ces gens révoltés. J'ai un violent haut-le-cœur et ne peux m'empêcher de crier, les larmes aux yeux, face à cette violence extrême contre un acte aussi insignifiant que des gamins résistants. Je tombe à genoux. Je détestais la violence. Gretta se jette sur moi, suivit de Hanz qui tente en vain de me maintenir debout. Je souffre de cette vision, de cette réaction. J'en voulais au monde et plus particulièrement à moi. J'ignorais si David se comptait parmi les morts, mais je m'en voulais.

Gretta me prend et m'emmène dehors. Elle avait saisi nos vestes au passage et glissait la mienne sur mes épaules. La neige tombait à nouveau.

— Raphaëlle...

— Pourquoi a-t-il fait ça ? Hein ?

— Hey, moins fort ! Tu sais le nombre de soldats que tu as, là, à l'intérieur.

— Je n'en ai rien à faire ! Tu te rends compte de ce que j'ai fait ?

— Tu n'y es pour rien si David agit comme un imbécile ! Arrête de penser aux autres à la fin ! Pense à toi, tu viens de passer la meilleure soirée de ta vie !

— Ah oui ? Et si ma famille en payait le prix fort, maintenant ?

— David est malin, il ne les conduira pas chez toi.

— Qui te dit qu'il n'est pas mort ?

— Wilhelm m'a dit qu'il allait attraper le chef.

— Qui ça ?

— Wilhelm, le... soldat avec qui tu m'as vu. On est ensemble depuis le restaurant.

J'ai la nausée. C'est drôle, mais ça arrive juste au moment où Gretta me parle de son ami. En fait, je me sentais déjà mal. Juste que l'air frais avait retarder l'effet de l'horreur, du choc. Je vomis dans la neige blanche, le ventre serré. Hanz sort juste à cet instant de l'hôtel. Sa vision devait être horriblement drôle, moi, là, à moitié à genoux dans la neige, à vomir mes tripes, et Gretta me tenant les cheveux et la veste. Il court vers nous, le visage inquiet. Je n'avais pas l'impression de voir l'homme que j'avais vu la première fois, tellement il revêtait des émotions différentes ce soir. Mais sa présence me faisait du bien. J'étais appréciée. Il met ses mains sur mes épaules, retenant ma veste pour Gretta. Je finis de sortir ce que j'avais sur l'estomac, et me remis à pleurer. Hanz s'accroupit juste à côté de moi. Il prend ma main et la sert contre sa joue. Il ne parle pas, n'ayant sûrement pas les mots pour me reconforter, ne sachant rien de ce qui se passe. Je laisse le temps passé, et mes larmes cou-

lées. Puis, lorsque toute l'eau de mon corps eut disparu, j'arrache ma main à la sienne, me lève et m'en vais. Alors que Hanz cherche à me suivre, Gretta l'arrête d'une main franche. Il renonce.

Je m'enfonce dans la nuit froide, le cœur déchiré. J'avais froid, mes pieds étaient gelés, et mes joues aussi. Mes larmes avaient glacé sur ma peau, mais je n'en avais que faire. Je voulais retrouver mon frère et lui parlait, savoir qu'il allait bien. Je croise quelques soldats sur ma route, mais n'y prête pas attention. J'avance, sans réfléchir, d'un pas ferme, décidée à réparer mon erreur. Mais arrivée dans l'Albrecht Straße, toute sureté disparaît. La rue était déserte, le pavé mis à nu par de nombreuses traces de pas. Parfois, des taches rouges maculées les quelques parcelles blanches. Mes yeux sont rivés sur le sol, je ne voulais pas lever les yeux. Mais j'y fus contrainte. Arrivée devant l'épicerie, mon regard se dirige instinctivement sur la façade de la boutique, où du moins ce qu'il en restait. Les fenêtres avaient été brisées, les étales de la vitrine retournées, et la porte cassée. Je reste un moment à contempler les dégâts extérieurs, sans penser à ce que je pourrais trouver derrière tout ceci. Après quelques minutes d'attente, je me décide enfin à passer le seuil de la boutique... Une brise glacée pénètre dans la pièce par les fenêtres brisées. Un peu de neige s'était déposé au sol. Les armoires et diverses étagères de l'épicerie avaient été jetées à terre, leurs contenants brisés et le contenu éparpillé partout sur le vieux parquet gelé. J'essaie de ne pas écraser ce qu'il y a sur le sol. Je ne veux pas entendre un seul bruit de verre ou de quoi que ce soit d'autre sous mes pieds. J'avais trop peur d'écraser autre chose. J'avance lentement dans la bâtisse, m'enfonçant de plus en plus dans la pénombre. Maintenant à hauteur du comptoir, j'aperçois quelques traces de sang sur le vieux bois. La caisse est renversée, ainsi que les tiroirs et les divers papiers qu'ils contenaient. Je suppose que mon père se tenait là, et qu'il a probablement tenté de retenir la nuée d'Allemands en colère qui étaient entrés. Je continue mon chemin jusqu'à la porte de la maison. Elle ne tient que sur un gong, penchant plus vers la chute, luttant pour la vaincre. Je passe dans l'entrebâillement qu'elle dessine, essayant de ne pas la frôler pour qu'elle tienne encore un peu. Dans la cuisine, une casserole avait été renversée, la table bousculée, et la vaisselle brisée. Ils avaient dû balancer ma mère au travers de la pièce lorsque celle-ci voulut protéger son fils. Au salon, quelques meubles étaient déplacés, des vases brisés, ainsi que tout ce que la pièce contenait de fragile. Une tache de sang ornait le sol d'une forme brillante et visqueuse. Je la contourne. Sur un mur, on avait écrit « Jude » en lettre capitale, probablement avec cette tache de sang au sol. Ma main caressa la tapisserie souillée, avant de retomber lâchement près de mon corps. Je me retourne alors vers le capharnaüm du rez-de-chaussée. Un aperçu dans le couloir m'informa que le reste de la maison n'avait pas été touché, sûrement parce que mon frère n'avait pas été jusque là... Alors, muette, impuissante, je me laisse tomber sur le sol. Les fenêtres de la pièce avaient elles aussi été brisées, par plaisir, sûrement, et la neige se déposait en légers flocons sur le sol. Des larmes chaudes coulent sur mes joues, pour peu de temps. J'avais tellement pleuré que plus rien ne sortait vraiment. Las, fatiguée et détruite, je me laisse aller sur le parquet, regardant la neige s'engouffrer dans la maison. Un. Deux. Trois. Quatre... Mes yeux se ferment, dans la froideur de la nuit. Je me recroqueville sur moi-même, le froid m'envahit peu à peu. Et je sombre dans un sommeil profond, sans rêves, sans vie, sans rien. Je n'avais plus envie de rien. Juste de mourir ici pour payer mes fautes. J'étais un lâche, une moins que rien, une vermine qui faisait honte à son peuple. Une vermine qui fraternisait avec l'ennemi. Une vermine parmi la vermine. Je devais payer pour mes actes...